

Le GRAND RALLYE

Août 44 - Mai 45.

Quarante années plus tard après avoir débarqué notre ami Jean-Jacques Goulet trop tôt disparu, avait jeté sur papier blanc ses souvenirs, aussi frais, aussi précis que s'ils s'étaient déroulés la veille au soir.

Nous étions en voyage en Allemagne le jour de ses obsèques et n'avons pu lui témoigner notre affection qu'en adressant à son épouse un télégramme empli de grande tristesse.

Jean-Jacques n'est plus, mais il nous a laissé son récit, vivant, sans fioriture dans lequel il nous transporte encore sur nos chemins de jadis.

Le titre en est évocateur : Le Grand Rallye... !

Raillerie ? pudeur ?

Peut-être !

Emile Bagery

secrétaire des AC de la zone D/C-SI

Il débute en août 44 :

Depuis quarante huit heures nous avons quitté le golfe d'Ajaccio à bord d'un L.S.T de l'U.S Navy ; navire à fond plat, aux cales bourrées de chars et de véhicules.

Innombrables silhouettes d'acier gris, les bateaux glissent à la surface d'une mer calme et dans le ciel passent en vrombissant, très haut, des formations de quadrimoteurs.

Nous voguons vers la France. Elle nous semblait si loin en Afrique ou en Italie, impalpable, captive, opprimée.

Nous cherchons à apercevoir ses côtes. Vers quel rivage voguons-nous ?

« Tu as de la chance », me dit un matelot américain avec qui je devise, utilisant mon anglais scolaire, « si tu y restes tu aura revu ton pays. Moi je suis de Californie et avant de retrouver Frico, il faudra s'expliquer avec ces « damned Japs ! »

Les premières vagues d'assaut ont débarqué. Déjà des camarades ont foulé le sol de France et certains sont déjà tombés.

Minuit :

Je viens d'avoir 23 ans et devant nous c'est la Provence, cette terre que j'aimais avant de la connaître et que j'avais découverte à quinze ans, interne, en lisant les « Lettres de mon moulin » .

Les nuages de fumée artificielle se sont dissipés. La cohorte des navires somnole au large. Les chars débarquent dans le vrombissement des moteurs et, gigantesques insectes, abordent la plage et se répartissent sous les pins de la Nartelle. Clapotis d'eau, crissement des chaînes, gémissement des chenilles, ordres brefs et discrets. Des coups sourds vers l'ouest.

La route est proche, bordée de fils blancs déroulés par les démineurs pour indiquer le chemin à suivre. Un bataillon de tirailleurs sénégalais s'étire, en marche vers Sainte Maxime.

Des impressions fugitives. Savions-nous alors qu'il était beau d'être français, jeune et de reconquérir son pays ? La joie nous étreint certes, mais diffuse et teintée d'anxiété, d'un certain trac à la pensée d'un ennemi absent, mais perceptible.

Et puis, il est toujours des plaisantins pour détourner l'imagination vagabonde et lancer une blague. On ne fait pas de phrases quand on vit l'Histoire.

Certains trébuchent dans les barbelés, et, à la lueur du clair de lune, nous découvrons d'innombrables pancartes « Achtung minen »

La colonne se forme, démarre tous feux éteints, se fraye un chemin bruyant entre les blochhaus éventrés, les poteaux électriques fauchés, les barbelés rejetés hâtivement.

Nous longeons des villas à la façade close. Cette découverte nocturne de la Provence maritime à l'haleine pure et embaumée m'apparaît fantasmagorique du haut de ma tourelle.

Nous sommes cinq dans notre T.D. « Douala », un tank-destroyer de 30 tonnes, armé d'un canon de 76,2mm et d'une mitrailleuse lourde et dont les casiers à munitions regorgent de longs obus perforants ou explosifs.

Sont là à mes côtés : Roger Ladane, sous-officier de carrière, Albert Morand, engagé comme moi-même, le chargeur Maurice Duverneuil, un réserviste, agent commercial au Sénégal, l'aide-pilote et Etienne Massiani, corse rablé, rengagé pendant la guerre, le pilote expérimenté de notre engin.

Les deux derniers sont les aînés de l'équipage dont la cohésion sera parfaite au baroud.

Cahotés, nous nous prenons à rêver, à essayer de nous situer. Je tente d'évoquer la Côte à ses époques d'affluence avant la guerre, aux beaux jours du tourisme. Pour l'heure, il ne m'a été donné de découvrir les calanques que du large et nous nous engageons dans la forêt des Maures noyée par l'obscurité.

Combien de fois, plus tard parcourrai-je le littoral et l'arrière pays avec le souvenir de cette première nuit !

Grimaud :

Le premier français ! Il est quatre heures du matin. Nous avons fait halte sous bois, couchés dans les fossés, avant de reprendre la route.

Au passage de la colonne, un vieux paysan, immobile à l'entrée du pittoresque village perché, fait de sa canne un geste de bienvenue circulaire. Il se redresse mais semble petit, comme tassé davantage par la masse des blindés faisant vibrer l'asphalte. Aux fenêtres, des drapeaux.

Cogolin :

Quel nom charmant ! Embouteillage, hurlements de joie, acclamations / La foule s'entre ouvre à regret pour nous livrer passage. Brève halte. On nous entoure. Les filles nous envoient des baisers.

« Peuchère, quels engins ! Allez y les gars !

« A Toulon, il y des fritz en pagaïe... Mais vous les aurez, c'est sûr !

Des réfugiés s'approchent ;

« On est du Nord, nous autres. Y a pas de chtimis parmi vous ?

« Oh Marius, apporte leur une bouteille, vé, que t'en as encore bien une pour fêter ça...

La forêt des Maures, toujours. Les bas côtés sont jonchés d'équipements allemands abandonnés, de chapelets de cartouches, de cuirs calcinés, de masques à gaz. Une vieille Citroën immatriculée par la Wehrmacht a brûlé en partie

La Valette :

Buvez un coup les gars.

Des chars calcinés bordent la rue criblée de débris. Foudroyé le « Verdun » gît au pied d'un platane.

-Tiens mon vieux, casse la croûte à notre santé.

Et le brave homme qui, grimpe sur la plage arrière du T.D, nous a tendu deux bouteilles du cru du pays que nous dégustons à la régalaide, reçoit une caisse de beans dont nous avons fait ample consommation en Corse et dont nous sommes depuis longtemps rassasiés

-Vé alors, c'est le Père Noël que vous êtes vous autres !

Voilà qui changera des rutabagas. Quant à nous, nous voudrions du pain, du vrai pain, comme l'aiment les français, à la place des biscuits salés ou sucrés de l'intendance américaine.

Toulon est proche, mais nous allons contourner la ville. L'escadron de reconnaissance y a pénétré de toute la vitesse de ses auto-mitrailleuses qui ont forcé le verrou de Sainte Catherine et sont parvenues jusqu'à la place de la Liberté. Des engagements sont en cours sur les différents axes. Le canon tonne. L'artillerie harcèle de ses 105 et de ses 155 les forts du grand port de guerre : Artigues, Lamalgue, le Coudon, le Faron.

La face ruisselante, imprégnée de poussière et de gas-oil, nous dévorons les kilomètres. Par la route du Revest nous dévalons vers le quartier dit des « Routes ». Un combat farouche a pour théâtre la poudrière de Dardennes à laquelle les hommes du bataillon de choc ont donné l'assaut.

Qu'on imagine des galeries creusées sous une colline et dans lesquelles se sont retranchés des Allemands refusant de se rendre ; Quelle nasse !

Sous le soleil brûlant de ce mois d'août, les grenades pleuvent sur les assiégés. Au canon, presque à bout portant, les chars expédient leurs explosifs.

Une citerne d'essence s'embrace, explose. La garnison est asphyxiée, brûlée vive. Spectacle d'horreur qui nous donne la nausée. C'est donc ça la guerre.. ?

Les cadavres s'amoncellent. Quelques rescapés, véritables déments, parvenus à s'extraire de cette fournaise, se précipitent en hurlant au devant des assaillants. Une odeur atroce s'exhale de ce charnier.

Sur la route où nous avons pris position, une conduite d'eau sectionnée nous crible de douches bienfaisantes.

La poudrière regorgeait de vivres, de munitions. Deux petits chars Renault arborant la croix de fer noire ont brûlé dans une galerie qu'ils obstruent.

Des prisonniers sortent les pitoyables reste de leurs camarades, tandis que nous extrayons des conserves de toutes provenances.

Les habitants du quartier font leur apparition. Brassard au bras, des FFI font main basse sur les victuailles. Nous en distribuons aux civils qui approchent. Une femme pousse un cri d'horreur.

- Ils ont compris, les fils de garces ! lance une solide matrone.

D'aucuns acquiescent. Une gêne m'étreint, un dégoût me tenaille.

Certains font ripaille. Des coups de feu claquent.

Hébétés les prisonniers allemands continuent leur sinistre besogne. Pourtant, l'un d'eux, soudain, s'insinue entre deux piles de munitions dans la cour où s'entassent, masse confuse, civils et soldats. Il atteint déjà le manche d'une grenade. Un choc sourd. D'un coup de crosse de carabine, l'un de nous vient de l'assommer. C'est un tout jeune homme blond. Sa casquette de drap gris à longue visière gît près de lui. Le sang coule.

-Il faut le descendre !

Le sous-lieutenant Blanchet, notre chef de peloton relève ce fanatique, le soustrait à la fureur générale.

Par une petite route sinueuse, nous gagnons une localité proche que nous atteignons de nuit. L'un de nos T.D verse à demi dans un fossé et il faut l'extraire de cette fâcheuse posture, ce qui est l'œuvre du dépannage pourvu, à cet usage, d'un char-grue.

Dans les ténèbres, après des manœuvres malaisées nous stoppons près d'un groupe de maisons silencieuses.

Enfin les chars sont casés, les pleins sont faits. Nous enfournons dans les réservoirs le contenu huileux et odorant des jerrycans de gas-oil. Travail à la chaîne. Etienne, juché sur la plage arrière, reçoit, au jugé les bidons que nous lui passons.

Nous sommes fourbus, crasseux. Mais nous avons enfin droit au repos. A même le sol, nous nous couchons sur les bâches dépliées et posons sur nous les couvertures graisseuses. Le ciel est constellé d'étoiles. Je sombre dans un sommeil brutal dont le soleil levant m'extirpe

Avec le jour naissant, nous découvrons les lieux.

Ca-cocotte dur, maugrée Albert.

- Tu parles.. Regarde.

Tous proches, des cadavres de chevaux, gonflés, pourrissent au soleil...

Ollioules, pittoresque petite ville, nous accueille chaleureusement

Un tramway, couché sur le flanc, une affiche signée d'un général italien commandant-l'éphémère armée d'occupation transalpine, une voiture incendiée, des groupes joyeux...

Pourtant le canon tonne. Il est tout proche. Une batterie de 155 martèle les forts de la presqu'île de Saint Mandrier que l'on voit là-bas au delà des oliveraies et le puissant ouvrage qui couronne la colline de Six Fours. La mer s'offre au regard.

Ordres divers ; ; ; »

Moteurs en route » !

Nous repartons. En appui d'un bataillon de Sénégalais ; nous nous engageons dans des chemins, des faubourgs, des tronçons de nationale, en direction de la presqu'île fermant en partie la rade de Toulon.

Des drapeaux aux fenêtres, des immeubles lézardés, une foule insouciant et sonore, un soleil ardent.

La guerre continue et pourtant elle semble irréal, factice, truquée. On nous a, au passage comblés de vin rouge et nous avons les tempes en feu.

Nous traversons les Sablettes, au Casino en ruines et a la plage souillée de barbelés, de mines, de blockaus démantelés, Saint Elme et progressons vers les forts dominant la presqu'île d'où nous découvrons l'immense rade de Toulon, bleue sous le soleil, transformée en partie en cimetière marin. Les unités sabordées en 42 dressent là des mâts et des tourelles rouillées, des quilles renversées, des superstructures impuissantes, des canons aux gueules noirâtres. C'est un tragique et lamentable enchevêtrement de ferrailles dont beaucoup arborent encore des numéros et noms qui furent l'orgueil de la flotte française.

51

De violentes explosions se répercutent en une cascade de bruits sourds. Elles nous rappellent aux réalités de l'heure. Les 340 des cuirassés en action depuis la rade d'Hyères viennent s'écraser dans les pinèdes, martelant le fort de la Croix Signaux où s'est retranchée une puissante garnison allemande qui refuse de mettre bas les armes.

Les fantassins investissent le puissant ouvrage. Les travailleurs creusent leurs trous individuels, sous les pins, dans la rocaïlle. Les chars légers du R.I.C.M et les nôtres cherchent à s'emboîser.

Les heures passent. L'artillerie et la Marine française nous sonnent autant que les assiégés bien que les tirs soient parfaitement réglés et précis. Mais la violence des arrivées nous assourdit et poussière et cailloux viennent cingler les flancs des T.D à l'affût.

A dire vrai, l'affaire sera brève. Les pièces tournées vers le large ne permettant pas aux assiégés de riposter à ceux qui les encerclent par la terre et si paraît-il les réserves d'eau douce s'avèrent insuffisantes.

Quand la capitulation est acquise, nous voyons des centaines d'hommes d'origines diverses, déboucher : éléments de la Kriegsmarine et de la Wehrmacht, enrôlés d'origine italienne, tchèque, polonaise, voire russe. quelques miliciens français font triste mine dans ce lot de captifs, en tête duquel figure un amiral.

Une longue colonne de prisonniers se constitue, encadrée de tirailleurs sénégalais. Des nos chars, nous contemplons ce morne défilé qui peu après se fera conspuer, parfois menacer par des civils, attitude qui nous heurte bien que nous ne nous laissions pas aller au sentimentalisme. Quelques matamores voulant s'adjuger des prisonniers se font rabrouer et les Sénégalais veillent farouchement sur ceux qui leur sont confiés et qui semblent terrorisés de se voir aux mains des Noirs.

Dans le fort ; nous trouvons pêle-mêle des liasses de billets de la Banque de France lacérés, des jumelles de marine, des boîtes géantes de choucroute, des bandes de cartouche, des pansements individuels...

Equipages et marsouins pataugent dans le gigantesque puzzle monétaire.

- Ah les vaches, saboter les « flous » de cette façon ! Quelle misère ! Etre fauchés et marcher sur des billets en miettes !

- Et une choucroute, une, envoyez !

Toulon est libéré, mais le quartier du port est en ruines. Les bombardements de l'U.S Air Force ayant précédés le débarquement ont anéanti des dizaines d'immeubles dont les débris obstruent les rues tortueuses.

Les quais ont cédé, la mer a progressé. Une eau sale, putride s'est infiltrée dans les caves. Les darses sont hérissées de poutrelles, de mâts..

Sous la chaleur, une odeur malodorante s'exhale du chaos où se décomposent les cadavres des chevaux.

Cependant, place de la Liberté et boulevard de Strasbourg, les unités victorieuses ont défilé devant le général De Lattre et le Commissaire à la Guerre et à la Marine, les divisionnaires, les autorités locales de la Libération. La foule les acclame.

Le rideau semble tomber. Toulon retrouve les cols bleus si familiers à ses rues.

Quartier libre ; des uniformes multiples sillonnent les artères bruyantes où pétaradent les jeeps.

Nous découvrons Toulon, ce Toulon où j'ai rencontré celle qui devait devenir mon épouse, au cours d'un bel après-midi pendant lequel les survivants plongés dans l'allégresse se dopaient de liberté retrouvée, de soleil, d'espérance.

Septembre 1944

Fini l'intermède de la griserie provençale.

A Ollioules, les moteurs vrombrissent, la colonne se forme.

Nous avons appris la libération de Paris par les gars de Leclerc, tandis que nos camarades des 3^{ème} DIA, des Goums et de la 1^{ère} DB s'emparaient de Marseille.

- *Ca fonce de partout, nous dit' on !*
- *On n'aura jamais le temps de rattraper les chleuhs, s'exclament les désabusés !*
- *Vous en faites pas. Nous ne sommes pas encore à Berlin !*
- *Et nous allons dévorer des kilomètres par des routes encombrées, obstruée, sur lesquelles colonnes françaises et américaines se croisent, se doublent, se suivent, se coupent. Partout des drapeaux, des vivats, des hurlements de joie.*
- *Aix-en-Provence, Manosque, Sisteron et sa citadelle, Grenoble...*
- *Nous sommes harassés, sales, criblés de sueur, de poussière, de fumée, de gas-oil. Nos casques de cuir nous meurtrissent le crâne, nos grosses lunettes de route nous défigurent.*
- *Foules enthousiastes, partout et toujours. L'ennemi semble s'être volatilisé. Nous vivons une sorte de kermesse nomade.*
- *La Division se regroupe en Dauphiné. L'infanterie suit difficilement. De jeunes engagés nous arrivent. Nous les absorbons. Et puis nous repartons après avoir fourni de nouveaux jerrycans de gas-oil dans nos réservoirs.*

C'est un tout petit village, quelque part entre le col de la Croix haute et Grenoble : « Saint Martin de Vaulserre » annonce une pancarte. Une colonne américaine de la 7^{ème} Armée l'a traversé sans y faire halt et, aujourd'hui nous y faisons la pause. Les braves gens de l'endroit nous entourent un peu interdits. Devant « Douala » qui, comme tous les véhicules alliés arbore l'étoile blanche américaine obligatoire à côté de la Croix de Lorraine, un petit garçon demeure en contemplation.

Un homme robuste, le Maire, s'approche de Ladane.

- *Vous, américains ? Nous éclatons de rire.*
- *Pas plus que toi, l'ami, s'exclame Etienne. Nous sommes du pays.*
- *Des Français !*
- *Une vieille dame se signe et elle embrasse Albert sur les deux joues.*
- *L'une des chenilles du train de roulement s'est détendue et nous manions la barre à min et les clés tandis qu'on forme cercle autour de nous.*
- *Vous êtes au service de qui ?*
- *Pas de Roosevelt bien sûr. Vous avez entendu parler de De Gaulle et de De Lattre. Ce sont nos patrons !*
- *Des commentaires.*
- *Qu'est ce qui vous ferait plaisir les gars ?*
- *Une bonne soupe aux choux !*
- *Albert distribue des chewing-gums aux enfants et Etienne tend un paquet de Camel aux hommes. Toujours très digne, Maurice se lave les mains avec soin. Quand à Ladane, fort ému, il fait un petit cours de stratégie générale à nos auditeurs pour leur expliquer la raison de notre venue dans le secteur.*
- *Cependant, dans une maison proche, des femmes s'activent. Nous offrons à la cantonade des boîtes de conserve.*
- *A la nuit tombante, au pied de leur char, cinq hommes dégustent avec ardeur une monumentale soupe fumante servie dans une bassine. Ah, ça sent bon la France !*

Une grande ligne droite très large, des cimes comme toile de fond, c'est l'entrée de Grenoble, ville où la résistance à l'occupant fut farouche.

Une jeune fille s'élançe, brandissant un bouquet de fleurs. Etienne a dû manœuvrer sec ses leviers pour éviter de la renverser tant son élan était total lorsqu'elle s'est précipitée vers le char.

Un bref arrêt. La tourelle est prise d'assaut. une femme à cheveux gris étreint Ladane en pleurant.

-Ah mes petits gars, ils ont fusillé mon fils !

Voiron :

D'une fenêtre un homme lance une bouteille de vin. Je la manque au vol. Elle chute sur le crâne de Maurice qui la récupère habilement et la brandit comme un trophée.

- **Où allez vous ?**
- **A Berlin ; hurle Ladane.**

Bourg-en-Bresse

Halte. Etienne fait les honneurs du T.D à de charmantes jeunes filles. C'est devenu sa spécialité et il y prend un plaisir manifeste que nous partageons tous.

Un village dans le Jura.

Une grande banderole est tendue à l'entrée.

« Welcomme- Bienvenue » »Cigarettes please- cigarettes SVP »

Un village dans le >Doubs :

Le canon tonne au loin, au-delà d'un bois de sapins. L'ennemi s'est ressaisi. Il est là, il nous attend au terme de notre folle randonnée.

Etrange cohorte. Ils sont vêtus d'uniformes verdâtres de la Wermarcht, coiffés de casquette, de chapeaux melons, de canotiers, de bérêts basques, de calots kaki. L'un d'eux arbore même un casque de poilu bleu horizon. Ils défilent devant les chars, traînant leurs lourdes bottes.

Des prisonniers ? De quelles races ?

Non, rétorque le lieutenant, il s'agit de russes, la plupart des asiatiques qui, passés, de gré ou de force au service des bôches, ont demandé à se battre à nos côtés. Ils faisaient partie d'une certaine armée Vlasof qui s'est tristement signalée par des atrocités de toutes sortes.

Curieuse et tragique Europe hitlérienne.

Boucle du Doubs- 12 septembre*

Nous avons attaqué sur les rives du Doubs au cours sinueux. Les 88 et les 150 s'abattent. Rafales de mitrailleuses jumelées. Duel avec des chars lourds « Panther »

En appui d'une compagnie du 4 ème >Régiment de Tirailleurs Tunisiens nous avons pénétré dans une petite ville. J'en ai découvert le nom, les yeux rivés sur la lunette de tir ; » Pont de Roide ».

B

La main sur la détente électrique, j'ai expédié une vingtaine d'explosifs de 76,2 sur un nid de résistance. Des murs se sont écroulés. Un nuage blanchâtre s'est dégagé sur la route à l'endroit où, faisant un coude brusque, elle s'engage dans les bois à la sortie de la localité.

Pris à partie, de flanc par un 88 nous n'avons dû notre salut qu'à une manœuvre hardie d'Etienne. Il a lancé le T.D dans un jardin. En une effroyable sarabande arbustes, plates-bandes, buissons ont défilé devant nous, cahotés que nous étions dans notre tourelle d'acier où s'accumulaient les douilles. Détail plaisant ; une roue de gruyère exécutait des sauts dans nos jambes, chassée du casier à munitions promu garde-manger

A la tombée de la nuit, nous tenons la petite ville dont les tirailleurs poursuivent le nettoyage. Mais, nous n'avons pu en déboucher, la route de Montbéliard- Belfort nous a été interdite.

Jaillissant du cimetière, un groupe d'allemands se dirige vers nous. Un feldwebel les précède.

Come ! hurle Ladane.

Je suis blessé, gémit l'adjudant en laissant retomber son bras.

Il s'exprime en français, puis désignant « Yaoundé » le second char de notre groupe, notre co-équipier.

C'est toi qui m'a eu, poursuit-il en s'adressant au mitrailleur. J'étais dans un jardin.

Tu l'as balayé d'une rafale..

Il hoquète, s'effondre. Albert fait mine de le relever d'un coup de crosse de sa carabine.

Allons, tu ne vas pas faire ça !

Ils n'ont pas eu de pitié, eux !

- J'ai ressenti un choc. Le vieil adage romain « Malheur aux vaincus » si souvent de règle, m'a toujours indigné, même plongé dans l'horreur qui ravale.

- Sur la place de Pont de Roide, un panther calciné baisse pitoyablement le nez : un long tube impuissant de 88 à frein de bouche.

- Il a été victime de l'audace d'un maquisard du Lomont qui, du premier étage d'une maison proche, avait lancé une grenade incendiaire sur l'engin alors que l'équipage faisait les pleins.

- Terrés dans leurs caves sous le bombardement depuis quarante huit heures ; les habitants apparaissent dans les rues, d'abord timidement, puis en groupes animés.

- Les tirailleurs qui ont effectué des marches forcées depuis la Provence sont exténués. Ce sont des vétérans dont le régiment avait été décimé en Italie, lors des furieuses attaques de Cassino.

- La joie des retrouvailles est grande, mais le front demeure là et l'artillerie ennemie sait le rappeler. Pendant deux mois Pont de Roide demeurera en première lignes : rencontres de patrouilles, coups de mains locaux, duels d'artillerie...

- Les toits s'effondrent les uns après les autres.

Pour l'heure nous sommes accueillis par un mécanicien dont le fils a fait partie des otages emmenés par les SS peu avant notre arrivée, à la suite du harcèlement des colonnes allemandes en retraite par les maquis.

Le malheureux, un ancien de 14-18 est bouleversé, il nous accueille les larmes aux yeux.

- Vous êtes ici chez vous, les gars...

- Le 16 septembre, un obus de 150 fauchant un toit expédie sur le char une nuée de pierrailles et de plâtras. Albert s'écroule, le bras fracassé. Atteint à l'avant bras droit, il gagne le poste de secours installé dans la mairie

- Pansements, sulfamides.

- *Albert et moi sommes dirigés vers le bataillon médical installé à quelques kilomètres en arrière dans un couvent désaffecté (Le couvent de Vaucluse, devenu par la suite école ménagère pour les filles du Doubs NDT)*
- *A nos côtés, dans l'ambulance, un adjudant-chef des tirailleurs dont l'oreille est en partie décollée, plaisante sur ses déboires.*
- *Les blessés sont peu nombreux et nous sommes choyés. Albert me quitte. Il est évacué sur l'hôpital de Dijon.*
- *Le lendemain une attaque locale se traduit par l'arrivée de plusieurs ambulances. J'apprends la mort d'un sergent-chef de mon escadron et celle d'un sénégalais du groupe d'accompagnement*
- *Toute la nuit, mon voisin de lit, un noir au teint grisâtre, blessé au crâne, agonise en geignant.*
- *Au matin on recouvre son cadavre d'un drap.*

Le ciel est chargé de nuages et la pluie s'abat, une pluie qui va s'installer sur la région pendant tout l'automne

J'ai hâte de retrouver les copains. Au bout de quatre jours à pied et après avoir erré de cantonnement en cantonnement, je retrouve le peloton qui a pris position dans des bois humides au col de Valferrière, en surveillance sur une route.

- **-Le moral est 'il bon ?**
- **Le moral oui mon colonel, le ravitaillement non. Nous n'avons plus rien à fumer, rétorque Etienne.**
- *Le lieutenant-colonel Charles, commandant le régiment et son adjoint, le lieutenant-colonel Larroque font la tournée des cantonnements et devisent avec les hommes.*
- *On intègre des F.F.I dans nos divisions. Ils vont relever les tirailleurs, mais l'intendance n'a pas augmenté les rations. Il faut se serrer la ceinture d'un cran en attendant que ça s'arrange -*
- *Et ils nous tendent leurs propres paquets de cigarettes en souriant. Nous les vidons sans vergogne.*

Quand ils nous quittent, les commentaires vont bon train. On évoque les divers officiers qu'on a connus, les rosses, les chics types, les indifférents...

- **Dans la Coloniale, on n'a pas à se plaindre.**
- **T'As raison. Tu te rappelles le père Fousset et le Tatoué ?**
- **On avait bien rigolé ce jour-là !**
- *Au Maroc, lors de notre retour d'AOF, en 1943, il y avait à l'escadron un vieux marsouin rengagé, passablement ivrogne et qui devait son surnom à des décors cutanés du plus bel effet ornemental tel le classique cercle bleuâtre lui entourant le cou avec l'inscription » à découper suivant le pointillé »*
- **Alors, tu ne rases pas toi ?**
- **Pas de lames, mon colonel. Pas les moyens, je ne suis que premier jus moi. Je n'ai pas de solde !**
- **Voilà cent sous. Tu me les rendras quand tu auras touché ton prêt. Au fait, et ta cravate réglementaire ?**
- **J'en ai une !**
- **Je ne la vois pas. Je ne suis tout de même ni aveugle ni gâteux !**
- **Voulez vous parier avec moi les cent sous que vous m'avez prêtés ?**
- **Hum.. les paris entre officiers et hommes de troupe nez sont pas prévus par les règlements que je sache. Mais il n'est pas dit qu'à titre exceptionnel...Mais, je te préviens, si tu perds, tu récoltes quinze jours de taule !**

- 10
- O.K mon colonel, mais je vais gagner !
 - Et le vieux marsouin de dégrafer sa vareuse kaki, puis d'entrouvrir largement sa chemise afin d'exhiber un nœud papillon bleu à pois rouges artistiquement tatoué à hauteur du cou. Le colonel en avait le souffle coupé. Il ne s'attendait pas à ça !
 - Pas réglementaire bougonna t'il. Et puis d'abord, la cravate se porte sur la chemise et non en dessous !
 - Mais il prit le parti d'en rire. Tous, nous avions de la peine a demeurer au garde à vous.

Octobre 1944.

Il pleut sans cesse sur les bois de sapins et les prairies. Les rues des petits villages laitiers dont le gruyère fournit un large complément à nos ordinaires, sont transformés en ruisseaux bourbeux pour les chenilles des blindés. C'est la guerre de position avec ses longues gardes nocturnes, les cantonnements dans les granges. Les sénégalais de la Division ont été relevés dans leurs trous, ; souvent en première ligne, par des jeunes engagés, des petits gars gonflés à bloc auxquels ils ont passé leurs armes, leurs paquetages et leurs consignes. La théorie viendra plus tard.

Dans les granges ; nous commençons à nous interroger. Nous ignorons tout du pays,, coupés que nous sommes de l'arrière. ET nous ne découvrirons que plus tard et avec quelle amertume, que la France, en grande partie libérée fin 1944, n'avait même pas pris conscience de notre existence. Derrière le rempart des armées alliées, les braves gens essayaient alors de se recréer des conditions de vie normales et les malins se sucrèrent au nom des grands principes.

Nous qui venions d'Afrique, n via la Corse, l'île d'Elbe ou l'Italie, nous ne percevions plus de notre pays retrouvé après des années »es d'exil et d'espérance que la mélancolie des journées pluvieuses vers les confins de l'Est, là où la guerre s'accroche toujours. Nous savions qu'il y avait les Vosges à franchir, les défenses de Belfort à vaincre, l'Alsace à libérer et que ce serait dur.

Les permissions ne venaient pas et il n'était pas question de relève. Il y avait quatre ans que la plupart d'entre nous n'avaient pas revu leurs familles dont nous avons été coupés. Les réservistes d'Afrique du Nord et d'AOF et les jeunes appelés de ces territoires où la mobilisation avait été totale pour les Français savaient qu '(en métropole les jeunes gens du même âge restaient chez eux et il leur arrivait alors d'en être irrité à juste titre. Je pense à ce jeune caporal de tirailleurs marocains, rescapé de Cassino et qui, après plus de deux ans passés en premières lignes, tomba d'une rafale en plein poitrine dans un village jurassien.

Heureusement la camaraderie était totale, les chefs proches de leurs hommes et les populations côtoyées et qui partageaient nos épreuves, généreuses et hospitalières.

Mais qu'était donc devenu le lumineux ciel d'Afrique ? Chacun l'évoquait avec nostalgie sous cette grisaille.

Faits pour l'offensive, la stabilisation du front nous déprimait, brisait notre élan. Nous souhaitions de nouveau l'action, sa fièvre, ; ses risques.

De garde cette nuit, au pied du char dissimulé sous un bouquet d'arbres, j'éprouve des sensations désagréables. Des bruits furtifs me font tressaillir. A cinquante mètres environ, en lisière d'un petit bois, une patrouille allemande s'infiltré sous les couverts. Je retiens mon souffle...

11

Sous une pluie diluvienne, dans une boue liquide, nous avons changé les patins de caoutchouc des chenilles pour les remplacer par des éléments en fer. Travail exténuant qui n'a pas été sans protestations et lamentations.

Quel métier ! Y en a marre !

Ah, les vaches !

Le terme convient parfaitement. La nuit, des SS tendent de s'infiltrer dans nos lignes. Ils arborent au cou des clochettes. Etrange troupeau dans ce pays d'élevage.

Mamadou Koné, tirailleur de première classe monte résolument la garde en lisière d'un petit village. Surgit une A.M de type américain avec une étoile blanche.

Halte là !

Un buste émerge de la tourelle :

Capitaine Untel rentrant de patrouille.

Passe.

Prise de guerre, cette AM est montée par un équipage Fritz plein de sang-froid qui, effectuant un raid dans le village, lâche quelques rafales avant de replier à la barbe d'une faction ahurie par une telle audace.

On parle beaucoup d'attaque prochaine et aussi de grand repos. Les rumeurs les plus diverses circulent.

Il paraît que les Russes avancent en masse. Ils seront à Berlin avant un mois.

Les Amerloques sont stoppés.

De Gaulle, Churchill et de Lattre ont inspecté la 1^{ère} Armée.

Cela c'est vrai et il se prépare quelque chose.

13 Novembre 1944

Il neige. Hiver précoce et rigoureux. C'est la guerre...

Le froid s'est abattu, brutal, cinglant, hostile. Les chars dérapent sur le verglas, les camions patinent, les fantassins peinent sur les bas-côtés.

Toutes les unités sont en mouvement.

Par un temps pareil, ils veulent notre peau !

Ils, c'est en fait le patron, De Lattre, que tous ses hommes, parfois rétrospectivement admirèrent, car s'il demanda beaucoup, exigea durement, il sut aimer les soldats qui servirent sous ses ordres et dota ceux de la 1^{ère} Armée d'une âme de vainqueur

Maîche, St Hyppolite, des routes sinueuses, des forêts de sapins, des laiteries, ; ses scieries, des flèches, et des pancartes indicatrices

Les convois d'artillerie, 105, et 155 croisent des colonnes de Shermans, de T.D, de Lights, d'A.M ; d'halftracks, de canons d'assaut, des jeeps, des dodges, des G.M.C, des ambulances et dans les fossés s'entassent des colonnes de fantassins qui pestent contre la fumée du gas-oil, la boue, la neige souillée, traînant le poids de leur misère en même temps que leurs snow-boots qui leur font des démarches de pingouins. Des tirailleurs algériens psalmodient des strophes nostalgiques, des goumiers tirent leurs mulets.

Chamesol, Montécheroux...La frontière Suisse est proche. A quelques kilomètres c'est la paix, l'abondance

Les camions prennent position dans la neige. Tous les calibres sont représentés y compris d'énormes tubes de 203 servis par des artilleurs américains qui installent rationnellement de grandes tentes confortables.

Le soir, distribution de gnole. Nous nous entassons dans une grange. Les Bônois du peloton racontent des blagues en sabir.

Pleins de munitions, et de gas-oil. Nous sommes parés. Alors l'artillerie se déchaîne. Pendant des heures, des milliers de projectiles sifflent et hurlent au dessus de nos têtes, s'acharnent vers les lignes ennemies, c'est à dire sur les villages français de la zone de Montbéliard et de Belfort : 105, 155, 203 claquent, tonnent, aboient...

Les habitants du petit village frontalier courbent la tête sous ce déluge, des vitres volent en éclats.

C'est pour demain à l'aube les gars, nous dit le lieutenant. Allez, faites de beaux rêves dans le foin, les potes lance l'un de nous, demain on ira au bal !

Des cadavres sur le bord de la route, zouaves, marsouins, marocains...L'offensive est déclenchée. Elle durera trois semaines ininterrompues et conduira la 1ère Armée à Montbéliard, à Belfort, à Cernay, Altkirch, Mulhouse et au Rhin. Ce sera dur, sanglant, exténuant, mais nous n'aurons guère le loisir de penser.

En avant !
C'est le mot d'ordre. Des copains que nous sommes, beaucoup ne connaîtront de l'Alsace, sorte de terre promise, qu'un lieu de repos définitif non loin de leurs chars foudroyés.

**Quelle unité ?
Et vous ?
Paraît que ça fonce !
Ce qu'on peut se les geler. Nous balader de l'Equateur à un bled pareil. Tu parles d'un chaud et froid. Et Vive la Coloniale !**

Isolé au pied d'un arbre, Ladane égrène son chapelet. Il croit que ça va lui flanquer la baraka, ironise un témoin. Ne rigole pas la dessus. C'est son droit de croire qu'il y a autre chose que la vacherie des hommes, les 88 et les bazookas.

Peu auparavant nous avons assisté à une messe célébrée en plein bois par l'aumônier sur un petit autel portatif. Plus d'un, jouant les blésés, s'est senti ému et beaucoup ayant retrouvé les prières de leur enfance se sont tournés vers Dieu.

Hérimoncourt.

Les zouaves ont progressé au prix de lourdes pertes. Toits effondrés... Les habitants pleurent de joie à notre vue. Un allemand git au bas d'un perron, recroquevillé. Les chars le frôlent, broient son cadavre qui a roulé.

Halte dans un champ. Des Shermans nous doublent. Redoutant les panzerfausts, les équipages ont bardé de rondins de bois les flancs de leurs e,gins. Ce sont les Chasseurs d'Afrique de la 1 ere D.B.

Delle

Des croix blanches égaiant les toits de tuiles rouges. Il est utile en effet de signaler son territoire, car des bombardiers américains ont opéré dans le secteur et anéanti la gare. Il faut bien reconnaître que pour un originaire du Texas ou de l'Orégon, la France et la Suisse, ça se ressemble, c'est l'Europe et puis, de six mille mètres d'altitude...

Derrière les barbelés frontières, douaniers et soldats helvétiques assistent en spectateurs à la bagarre. Mais, ils ne sont pas les seuls. Des Fritz les imitent.

Passé en territoire neutre et désarmés, parqués provisoirement dans un champ, ils se disent sûrement que pour eux, la guerre qui dure depuis si longtemps est finie et que c'est appréciable.

Une jeep surgit. Elle arbore la Croix rouge et transporte un officier la face ensanglantée. Dans un virage un char léger du R.I.C.M. a été transpercé de part en part par un 88 perforant. Deux hommes de l'équipage gisent dans le fossé, deux cadavres aux vêtements carbonisés.

Faverois.

Des bois où il ferait si bon de flâner, un petit pont rustique « Poids limite 5 t » Les chars, qui en accusent 30 passent les uns après les autres. Au combat, on ne meurt pas d'accident... Des tous les côtés on tire : armes automatiques, grenades, canons...

Un incendie ravage une scierie. Une gigantesque torche illumine le couchant. Des snippers, tireurs d'élite, éléments retardateurs sacrifiés, visent à la tête, de leurs fusils à lunette les commandants de compagnie, chefs de section et de chars, grenadant les tourelles, bazookant les trains de roulement.

Sale histoire... Chargés de mettre hors d'état de nuire des mitrailleuses lourdes qui stoppent la progression d'une compagnie, "« Douala » et « Yaoundé » s'enlisent en lisière d'un bois dans l'axe de tir d'un 88. Les trains de roulement patinent dans la boue, creusent des sillons. Manœuvres pénibles sous les arrivées de plus en plus rapides.

Les dix hommes d'équipage s'affairent, sous la mitraille. Nous parvenons à dégager les deux T.D. Ouf, nous avons eu chaud !

Ils ne reviendrons pas ?

C'est maintenant le cri général. La hantise d'un retour de l'occupant crispe les visages et les démonstrations d'amitié et de bienvenue sont graves, bouleversantes.

Une brave femme nous prépare un civet de lapin. Elle habite une ferme en lisière du village de Suarce, sur la route de Dannemarie. Dans le bois proche, tâche sombre sous un ciel gris, l'ennemi est aux aguets et les canons de ses chars camouflés sont braqués ver nous. Des reconnaissances ont échoué. Il y a du dur.

Deux d'entre nous montent la garde en permanence à bord de « Douala » embossé à défilement de tourelle. Les autres se restaurent.

Le harcèlement nous surprend, brutal ! Alerte ! Nous ouvrons le feu au jugé, la bouche encore pleine de lapin et le goût de sauce aux lèvres.

« Bandes de sauvages, ils vous laissent même pas bouffer en paix ! »

Les éclats d'un 88 fouettent le char, cisailant nos sacs marins arrimés sur la plage arrière Gare aux tenues de sortie !

Etienne, qu s'empiffre, une cuisse de lapin à la mai, a pris place devant ses leviers et son tableau de bord.

Nous sommes repérés. Il faut changer de position et en vitesse. Au centre d'un carrefour harcelé par les 88 les moteurs toussent, halètent... C'est la panne.

Merde, nous sommes foutus !

Nous nous démenons en vain, pataugeant dans l'huile, repoussant les bandes de cartouches, réinstallant les obus qui quittent leurs casiers. Les fils de l'interphone s'imbriquent en toile d'araignée et nous trébuchons.

On va se faire rectifier ! Il faut sortir de là ! Oui, mais comment ? Les moteurs ne répondent plus. Soudain Maurice pousse un cri : « le robinet de gas oil, les gars ! »

Sous l'effet des cahots, le robinet d'admission du gas oil situé au fond de la tourelle s'était refermé.

Nous repartons. Les 420 CV rugissent.

Nous avons eu chaud. Un éclat à scié l'antenne radio, un autre a ricoché sur le bouclier, près de l'épiscopo du pilote.

Aube tragique.

Je suis crasseux et las. Je ne me suis ni lavé, ni rasé, ni déchaussé depuis dix jours. Enfoui dans le foin d'une grange où reposent une trentaine d'hommes fourbus, j'éprouve une sorte de dérouté cérébrale. Mes nerfs sont tenus à l'extrême. Je voudrais dormir, dormir...

Mais il me faut prendre la garde à mon tour, comme toutes les nuits et le péril est proche. Il faut demeurer sur le qui-vive, scruter l'obscurité.

Quatre heures du matin. Une volée d'obus s'abat sur le village. Les tuiles gémissent.

Aux postes de combat. Alerte !

Des jag-panthers, monstres d'acier, dernier cri de la technique allemande en matière de blindés, se ruent à l'assaut en appui de formation de SS. Nous saurons plus tard qu'il s'agissait de la brigade blindée d'élite « Feldhernnahalle » chargée de rompre le front français.

Suarce est défendu par un peloton de chars légers du R.I.C.M. et le nôtre, soit quatre T.D. La lutte est inégale.

Il faut tenir, dit le lieutenant. Accrochez-vous !

Combat nocturne ; hallucinant. Des granges flambent. Les balles traceuses strient l'espace, miaulent à mes oreilles. On se bat en aveugles.

Heureusement, Pierrot, le tireur de « Abéché », l'un de nos T.D, vient de réussir un coup splendide. Il a visé par le tube du canon, ne pouvant se servir de la lunette de tir en raison de l'obscurité et, à 80 mètres, il a détruit la masse énorme qui s'engageait dans le village. Atteint à la fente de visée, son seul point vulnérable, la jag-panther flambe.

Il venait de broyer un canon antichar de 57 impuissant et de faucher ses servants.

Des tuiles, des pans de murs s'abattent sur « Douala ». Ladane veut absolument effectuer une reconnaissance à pied. « Je veux y voir clair ! ; Il disparaît dans la nuit, vers la sortie du village en direction de Dannemarie. Dix minutes s'écoulent. Un fantassin me hèle : « Ton adjudant vient de se faire descendre en même temps que les gars de notre 57. Ça déraille dur ! »

Je pars à mon tour courbant le dos sous la mitraille. L'adjudant Ladane est étendu sur le ventre dans la grange où s'est installé le poste de secours. Il a été transpercé par une rafale et son dos, déchiqueté, saigne abondamment. Il hoquette et son corps meurtri est secoué de spasmes.

Je me penche vers mon camarade. Je l'ai connu en 1943 au Sénégal, depuis nous avons toujours été compagnons de route ce qui a parfois provoqué des heurts. Mais nous avons fait équipage et un lien solide nous unissait. Je saisis l'une de ses mains. Il a encore sa connaissance.

C'est Goulet, mon adjudant !

Goulet, ah mon vieux, j'ai mon compte... je ne reverrais plus ma femme...

Il bafouille son nom : le sang l'étouffe.

Il m'a souvent parlé de son épouse dont il était séparé depuis plusieurs années et qu'il voulait tant revoir.

Je fais demi tour. J'ai la gorge serrée. Un copain qui tombe c'est dur. Mais les obus continuent de s'acharner sur le village.

Au passage la jeep du lieutenant Blanchet me frôle. Serge Blot, rivé à la mitrailleuse, tire par rafales. Je rejoins le char, j'en extrais la sacoche où Ladane conservait ses souvenirs, les photos de sa femme. Je cours, je pose l'objet désiré près de lui. Je lui étreins la main. C'est la fin. Son sang me poisse les doigts.

Je vais retrouver l' 'équipage. Nous ne sommes plus que quatre à bord de « Douala » J'ai pris le commandement du char et c'est moi qui le guide dans notre repli car nous avons reçu l'ordre de décrocher . Nous avons devant nous une brigade blindée qui broie tout sur son passage.

Courtelevant.

Déployant une carte sur le capot de sa jeep, le lieutenant nous explique la situation. Avec de puissants moyens en blindés, les « chleuhs » entendent couper cette route par laquelle s'acheminent les convois de ravitaillement destinés aux unités ayant déjà pénétré en Alsace. Il paraît que nous avons atteint le Rhin.

*Les ordre sont formels. Il faut, coûte que coûte tenir ce village en attendant les renforts. Ne pas reculer d'un pouce ! **Bonne chance les gars !***

Vous avez compris ce qui nous attend, dit l'un de nous. Il est 9 h. D'ici la nuit nous avons le temps de rigoler.

« Yaoundé » vient de rejoindre. Nous nous faisons de la bille pour lui. Dans le repli de Suarce à Courtelevant il avait disparu à un carrefour alors que rageant d'impuissance nous voyions des habitants de Suarce , affolés, s'enfuir à travers champs de leur village réoccupé par les S.S.

L'équipage est composé d'Antoine Guilhem, fils de vigneron de l'Aude, qui perdra un œil en Alsace, de Pierre Torti, dit Totor, le pilote, garçon calme aux réflexes splendides, mécano à Paris avant la guerre, de Louis Bobo, le benjamin du peloton, appelé de Côte d'Ivoire où son père était planteur, de François, parisien flegmatique et de :l'alsacien Roth qui, plus tard, retrouvera son village en ruines.

Ils nous racontent leur extraordinaire aventure. S'étant trompés de direction dans la nuit et la confusion, ils se sont engagés sur la route Lepuix-Deklle, localité reprise par l'ennemi et les voilà se heurtant à un bataillon allemand en colonne le long de la route.

Totor mit alors toute la gomme. Le char fonça, hurlant de toute sa sirène, en cinquième. Ahuris, les fantassins Fritz ont assisté, impassibles au spectacle étrange de ce char ennemi s'enfonçant dans leurs lignes. Sans trop savoir à la suite de quelle manœuvre « Yaoundé » s'est enfin retrouvé en présence d'élément français.

Quant à nous, nous prenons position à défilement de tourelle dans un jardin, face à des champs et de petits étangs que limite à l'horizon un bois très sombre et d'aspect fâcheux.

Nous attendons. Puis, soudain, des fusants préludent à l'attaque, suivis d'une avalanche de 88. Enfin, nous sommes pris à partie par des chars qui tirant de la forêt se replient sous les couverts. Le temps est sombre, pluvieux.

Impossible de les repérer.

Planquette, le ch'timi qui remplace Albert comme chargeur et moi-même , nous allons en quelques heures tirer 90 obus de 76,2, explosifs et perforants et plus de 1500 cartouches de 12,7, toute la dotation en munition d'un char. Les projectiles de la mitrailleuse de tourelle

16

débouchant à mers oreilles à une cadence infernale, me sonnent. J'ai la tête en feu sous mon casque de cuir et les écouteurs de l'interphone et les mâchoires qui vibrent.

De toutes parts nos engins sont foudroyés. A trois heures de l'après midi, nous demeurons seuls entre un Sherman des Chasseurs d'Afrique et un destroyer qui flambent, dardant vers le ciel de gigantesques panaches d'une fumée âcre et sombre.

Nous sommes abrutis.

Tenez toujours, nous fait dire le lieutenant qui effectue les liaisons sous la mitraille.

Je n'ai plus de munitions lourdes. Alors l'équipage s'empare des carabines et fait le coup de feu contre les fantassins, qui, appuyés par des « Tigres » s'insinuent vers nous, de couvert en couvert.

Décrochez grésille la radio.

Il est 5 heures et nous sommes toujours en vie.

En arrière, à gauche toute !

Le char s'est enlisé dans la terre grasse saturée d'humidité. Les chenilles ne répondent plus. Alors, sous les balles et les obus, en rampant, nous abattons de grosses branches pour tenter de dégager le train de roulement.

Près de nous, trois hommes transformés en torches vivantes ont réussi à s'extraire de leur Sherman incendié.

Planquette et Maurice les roulent dans l'herbe humide. Ils hurlent. Atroce spectacle.

Enfin, nous avons réussi. L'officier des Chasseurs d'Afrique qui commande le peloton de relève s'approche de nous.

Par la Madona, s'exclame Etienne. Il est le bienvenu celui-là.

Les copains de « Yaoundé » nous croyaient rectifiés, suivant le terme de l'époque. Nous retrouvons dans l'artère principale jonchée de débris, de cadavres et de blessés auprès desquels s'affairent les ambulancières de la 9^{ème} D.I.C, les « Chauffernettes » de chics filles pleines de cran et d'allant en dépit de la fatigue et des obus.

Sans cesse, les convois dont nous assurons la protection défilent vers Seppois, Altkirch.

Un vieil homme risque le nez dans son jardin.

Quel malheur ! Il ne restera plus une maison debout ! Vous devez être claqués, mes pauvres gars...

Ce n'est pas une vie qu'on même, grand-père.

Devant son poulailler soudain, l'interlocuteur pousse un cri : « Ah mon Dieu, toutes mes poules ont disparu ! Il y en avait une qui couvait ! »

C'est dégoûtant de faucher des volailles constate un des Bônois du peloton. Dédé Delplano, un pince-sans rire. Il y a des gers qui n'ont pas d'entrailles.

C'est alors que de la tourelle de son char parviendra des gloussements suivis du vol d'un volatile cherchant à coup sûr de s'évader de cet étrange poulailler.

Le bonhomme est sidéré.

Ah, ça alors, marmonne-t'il.

Bon prince, il fait cadeau de deux poulets à l'équipage après avoir récupéré l'essentiel de sa basse-cour. Puis, le dos courbé, il rentre chez lui, une volée de 88 hurlant sinistrement.

Près de la frontière suisse, à quelque deux cent mètres, une grange ravagée par un incendie, flambe, des vaches meuglent désespérément

L'Alsace.

*
 Il n'est pas un combattant de la 1^{ère} Armée qui n'évoque les durs combats d'Alsace sans émotion. Sur cette terre si souvent meurtrie, la bataille sera sans pitié de novembre 1944 à février 1945.

Les premiers éléments ont franchi la frontière qu'Hitle considérait comme définitive,, à Seppois, le 19 novembre. Une borne foudroyée par les chars indiquait la naissance occidentale du territoire du Grand Reich et la distance la séparant de Berlmin.

C'est une invitation à foncer ... Nach Berlin !

L'Accueil des villages alsaciens aux rues barrées par l'ennemi de barricades antichars ne se traduit que difficilement. Nous découvrons une population hospitalière et courageuse parmi laquelle nous avons fraternellement vécu, coupés du reste de la Nation pendant quatre mois

Rechésy, Pferterbhouse Sepois, Waldighoffen, Hirsingue, ; Altkirch, Illfurth, Zillisheim, Brunstatt..

Des drapeaux, des cris de joie, des grondements sourds...

Nous rejoignons notre escadron. Les trois pelotons se regroupent. Nos camarades ont menés de très durs combats au nord de Mulhouse. Les pertes ont été lourdes.

Trois chars de rétamés sur quatre, les gars.

Cinq copains de descendus, les autres à l'hosto...

Le capitaine vient nous serrer la main. Il fait la tournée des engins, évoque les disparus Balzinger, un vieux camarade du Dahomey et du Sénégal, a pu à Battenheim, sortir de son T.D. en flammes et en retirer morts et blessés alors qu'il venait de lire ,sur le bord de la route, une borne qui le fascinait : « Colmar 20 km ».

Colmar où toute sa famille l'attendait sans doute depuis le jour de son évasion fin 1940, par la Suisse et dont il n'avait jamais eu de nouvelles.

Tu vois, on l'a retrouvée cette vieille terre d'Alsace dont je t'ai si souvent parlée en Afrique. J'avais beau me dire que je la reverrais, pendant les coups de cafard...parfois j'en doutais. J'ai eu du pot jusque là. Il faut que je retrouve les miens.

J'ai lu un jour, en 1948, dans un quotidien de province sous la rubrique d'une petite localité, le texte suivant :

« Emouvante cérémonie. Lundi a eu lieu le retour des cendres de X. un enfant du pays. Requis du service du travail obligatoire, il était employé à Hambourg, dans une usine. Atteint d'une pneumonie, il mourut à l'hôpital de cette ville, loin des siens. A la famille de ce héros, nous présentons le témoignage de notre profonde sympathie »

J'ai connu un héros et je veux parler de lui.

Lionel Bès de Berg fut mobilisé une première fois en 1939. Rappelé à nouveau sous les drapeaux en 1943, alors qu'agent commercial au Sénégal, il était marié et père de deux enfants, il fut affecté à Thiés à notre régiment, le futur R.C.C.C./

Tous à l'escadron, nous sympathisions avec cet homme souriant, racé, dynamique, bon camarade. Sergent, il possédait sur son équipage un magnifique ascendant et constituait avec son tireur Gaulmard, un militant communiste, l'un des rares de notre régiment fort apolitique, un tandem extraordinaire dans le domaine du sang-froid et de l'audace. L'aristocrate et l'ex-métallo évadé d'Allemagne en 1941, puis de France par l'Espagne en 1943, possédaient une magnifique technique du combat et ils étaient ce que l'on appelle des gars gonflés.

Le lendemain, à l'île Napoléon, Bés de Berg, flegmatique comme sur un terrain de manœuvre, avait maîtrisé, sans armes un officier allemand guidant de nuit un détachement chargé de faire sauter un pont sur le canal. Enfin, pour finir, il s'était emparé d'un camion, de ravitaillement allemand bourré de cigarettes, véritable manne de fumée blonde au goût assez fade au demeurant.

Ce magnifique baroudeur devait tomber foudroyé d'une balle en pleine tête, dix jours plus tard dans des circonstances sur lesquelles je reviendrai.

Riexheim

La lutte se poursuit dans Mulhouse où tonne l'artillerie. Nous sommes chargés de tenir la petite ville en lisière de la forêt de la Hardt, lieu fort sinistre pour l'heure.

Cette nuit repos, dit le lieutenant aux chefs de chars. Un homme de garde par engin. Que les autres roupillent ! Une compagnie de zouaves doit tenir les lisières du patelin.

Hurrah ! La Vie est belle !

Une villa de belle apparence, mais dont le toit à été déchiqueté par les obus nous (recueille. Où en sont les infortunés propriétaires ?

La vue des meubles, des tapis, des lits surtout nous paraît un spectacle irréel, une sorte de mirage. Voilà qui change des granges et des fossés. Nous nous allongeons de toutes parts. Ah, dormir !

Dehors la pluie s'acharne, une pluie froide et drue Certains picorent des boîtes de conserve, du bout de leurs couteaux.

La porte s'ouvre. une rafale froide s'engouffre... C'est Serge. Son imperméable ruisselle et de sa mitraillette il heurte une commode.

Debout la- dedans !

Ta gueule. C'est pas le moment de déconner !

Je ne déconne pas les gars. Il faut vous dire qu'en fait de zouaves on est refait. On ne sait où ils se triment et nous sommes seuls dans le bled avec les Fritz à cinq cent mètres dans les bois.

Alors vous m'avez compris, ordre du lieutenant, tous de garde !

J'ai envie de sangloter comme un gosse. Effondrés, nous ne pensons même pas à roupéter. Nous sortons comme des automates.

Toute la nuit il pleut et dans les jardins, face à la forêt où les Fritz comme nous doivent prendre la douche, nous demeurons immobiles, figés, tremblotants, sans fumer bien sûr, devant les mitrailleuses de tourelle démontées et pointées vers l'inconnu.

Non jamais cette nuit ne prendra fin. Je n'aperçois même pas mon compagnon d'infortune et pour m'assurer de sa présence, parfois, j'étends le bras et palpe son casque ou ses cartouchières.

Non, jamais cette nuit ne prendra fin... Les pensées s'agitent. le moindre bruit fait tressaillir. Les gouttes crépitent sur nos casques, ruissellent dans nos cous. Je lutte contre le sommeil. Je compte machinalement. Je bats la semelle.

*Et pourtant une aube sinistre de novembre finit par paraître, tardive, nébuleuse, comme à regret. Nous voudrions boire un grand quart de jus brûlant, mais ce sera pour une autre fois. Nous courbons le dos. Les 88 sifflant s'abattent maintenant sur Riexheim et Mulhouse.**

Moteurs en route. Les chars patinent, puis s'ébranlent dans un vrombissement saccadé.

A un carrefour, nous sommes en proie à un violent harcèlement. Un petit éclat rougeoyant vient mourir dans la tourelle sur ma main qu'il brûle comme le ferait une cigarette. Nous nous camouflons à la sortie sud non loin d'un Sherman qui, calciné, est là pour nous rappeler qu'à la guerre il y a de la casse. Un tas de fumier nous sert d'écran. la forêt paraît calme

Mais le lieutenant Blanchet vient d'être touché. Il a les jambes criblées de petits éclats. Il faut l'évacuer. Il ne veut pas partir sans avoir vu les équipages. Nous l'aimons bien et, depuis l'Afrique, il nous a révélé son cran et l'affection sincère qu'il nous porte, l'qui paraissait autrefois distant. C'est un excellent chef de peloton et nous avons confiance en lui.

Il nous souhaite bonne chance, étendu dans sa jeep que pilote Serge.

Qui touchera t'on à sa place ? s'interroge Etienne. On y perdra sûrement !

Habsheim.

Le colonel, en personne, vient nous donner des ordres.

Foncez sur Habsheim. Un peloton de reconnaissance du R.I.C.M. vous précède. Le village vient d'être repris. Il faut en déloger les boches à tout prix !

En route. Des rafales nous accueillent. Les chars légers, éternels chiens de chasse, toujours en patrouille et sans cesse exposés, font feu de toutes leurs tourelles, au 37 et à la mitrailleuse. Nous leur apportons l'appui de nos 76,2. Les fantassins allemands se replient. Un char lourd, avant de faire demi-tour nous expédie une bordée de 88 qui nous manque de peu.

Habsheim est de nouveau français. C'est alors qu'un tir d'artillerie très dense matraque les lieux à cadence rapide.

Merde alors, ça vient de derrière.

Et ce n'est pas du 88 !

Nous commençons à avoir l'oreille exercée.

Plus tard nous connaissons l'explication. Chargée d'un tir de barrage, une batterie de 105 automoteurs de chez nous n'avait pas été avisée de la reprise de la localité.

Dans la guerre de mouvement, ces choses-là arrivent.

En tout cas, constate Maurice, les 105 américains sont de la bonne camelote. Ils ne foirent pas !

Encore une fois la même histoire. Pas question de repos nocturne. Je suis à bout de résistance. Mes oreilles suppurent et des traînées de pus se cristallisent dans les polis de ma barbe. La crasse nous enserre. Je souffre de violentes migraines. Et il faut encore repartir à minuit. C'est du capitaine Deysson que je reçois les ordres. Il est dans son A.M.. C'est un homme froid, courageux et psychologue. Je suis sous son commandement depuis le Sénégal où en 1943, il m'avait expédié noircir du papier au bureau des effectifs au lieu de me laisser subir une peine disciplinaire récoltée lors de mon passage au peloton préparatoire des élèves officiers de St Louis.

Par la suite, à ma plus grande joie, il me fit réintégrer l'escadron et me versa dans un char.

Direction le cimetière. On redoute une nouvelle contre-attaque à l'aube. Il faut vous installer là-bas à une cinquantaine de mètres de la sortie sud et ouvrir l'œil. A propos, attention, les isolés peuvent s'être infiltrés et méfiez vous aussi des fossés qui peuvent recéler des panzerfausts. Bon courage et macou !

Comme il se doit, l'équipage rouspète, refuse de se lever et puis prend place à son poste. Il me faut guider le pilote, d'une pastille lumineuse que j'agite sans mon dos, marchant à pied devant le char qui roule en première et sans aucune discrétion.

Je scrute les fossés et j'éprouve une impression de danger, une angoisse de guet-apens qui m'étreint de plus en plus. Tout me semble hostile dans la crasse de cette nuit humide.

Ah, qui parmi ceux de l'avant n'a jamais ressenti le sentiment poignant de la peur qui vous serre l'estomac d'un gant de fer ?

Et pourtant, je continue à guider mon char. A vrai dire, je me fiche de tout !

La jeune fille blonde traverse la route, se précipite vers « Douala », penche sa bouteille de schnaps. Nous tendons nos quarts et avalons l'alcool, d'une seule rasade brûlante.

Ils ne vont pas revenir, dites ?

Le ton trahit la terreur.

Nous sommes là pour les arrêter, mignonne.

Elle s'enfuit entre deux obus, nous envoyons un baiser. Une heure plus tard elle revient, un sourire sur son visage angoissé et nous buvons à nouveau le liquide qui nous râpe la gorge.

Sa maison est isolée en face du cimetière où nous sommes en embuscade.

Une invitation à faire de nous des machabs... ironise Etienne.

La jeune fille halète « **Pourvu qu'ils ne reviennent pas !**

Je prends dans ma main sale ses petits doigts effilés.

Vous les haïssez ou vous les craignez ?

Je les haïs. Mon frère est mort en Russie sous leur uniforme et ils ont déporté mon père qui ne savait pas cacher ses sentiments.

Pour moi, quant à l'heure, je ne haïs personne sinon les obus qui nous harcèlent. Un long sifflement.

Ca se rapproche. Planquez-vous en vitesse.

En début d'après midi, des grésillements agitent le poste de radio.

Ecoutez les gars, dit Maurice, j'ai capté une émission par hasard. Ca devient passionnant.

Ils vont nous jouer du Maurice Chevalier ..

Tu parles.. Ecoutez plutôt/

Un indicatif qui n'est pas le nôtre, puis...

« Allo allo Centurion, ici Britannicus. Je répète Une formation blindée fait route vers le pont de Chalampé...se dirige vers le sud de la Hardt.

Suivent les coordonnées.

Nous voilà dans les secrets de l'Etat Major.

Ca nous fait une belle jambe. Tout ce que j'en déduis, c'est que ces clients-là sont pour nous.

Les renforts affluent et dans Habsheim circule un peloton de cinq Sherman de la 1 ère D.B.

D'où venez vous les gars ?

De Mulhouse. On a dérouillé la bas. Il paraît que ça va barder ici !

Merci des nouvelles.

Une batterie de 105 automoteurs prend position. Rapidement elle déchaîne le tir rapide, sec de ses tubes en lisière de forêt. La contre offensive est commencée. Elle va se prolonger plusieurs heures. Une avalanche d'obus nous encadre. Nous prenons à partie un véhicule semi blindé. Les douilles brûlantes s'accumulent dans la tourelle.

Des Chasseurs du 1 er Corps Aérien Français nous survolent. En un sifflement rapide ils foncent en piqué vers le Rhin.

La percée ne se fait pas. Ils se replient. Ouf...c'est bien le retour au calme.

Rien à signaler au cours de la nuit que nous passons dehors. Mais je souffre de plus en plus et ne perçoit que fort péniblement l Je me rends donc auprès du toubib qui s'est installé dans une auberge, près de l'église, non sans effectuer quelques magnifiques plats ventres, les 88 s'acharnant à nouveau sur l'agglomération.

Il y a là un poste de secours et le P.C du 151 ème R.I. unité constitué par les F.F.I ; et les F.T.P. de la colonne Fabien dont le chef devait quelques jours plus tard trouver la mort en examinant une mine allemande.

Deux blessés reposent sur une civière. Une vieille femme atteinte au bras gémit sur une chaise tandis qu'un infirmier algérien la panse en chantonnant une complainte.

Otites purulentes. Tympan perforés. Tu as trop attendu, me dit le toubib. On va t'évacuer. Je rejoins les camarades la tête bandée. Je suis partagé entre deux sentiments : le désir de quitter le danger et surtout celui de connaître le repos dans des draps et le regret sincère d'abandonner mon équipage.

Mon vieux « Doualla » sous sa cuirasse de boue et de branchages m'apparaît comme un vieux et fidèle compagnon.

Les copains m'expédient des bourrades.

T'en fais pas, on se retrouvera. Quand tu seras dans un pieu, pense à nous !

C'est Bés de Berc qui devait me remplacer. Nous sommes le 26 novembre. Le 30 il tombera dans la tourelle de « Douala » d'une balle en plein front, à Village-Neuf, alors que le buste hors de la tourelle il dirigeait Etienne en un violent combat de rue.

Le même jour, Guilhem, le chef de char de « Yaoundé » sera grièvement blessé lui aussi. Il en réchappera après de longs mois d'hôpital, mais après avoir perdu un œil.

Un détachement de l'armée helvétique en surveillance à la frontière devait rendre les honneurs à la dépouille de Bés de Berc. Sur le treillis ensanglanté de ce magnifique baroudeur, notre colonel était venu épingler la Médaille militaire.

Poste de secours, ambulances. Routes que le verglas rend dangereuses, « chaufferettes » souriantes et réconfortantes, l'hôpital de Mulhouse qu'encadrent les obus ennemis...

Dans un hall immense, les civières se côtoient. Une odeur de sang, de sueur, de crasse, d'éther imprègne l'atmosphère. Il y a là des tirailleurs algériens, marocains, tunisiens, des sénégalais des français de toutes unités, des gradés, des officiers aux galons à peine perceptible sur les tenues de combat boueuses et ensanglantées. Il y a là des jambes broyées, des plaies au ventre, des crânes sanguinolents, des bras fracassés, des membres brûlés.

Dans un angle sont groupés des blessés allemands. Pitoyable uniformité dans la souffrance. Egalité des hommes vaincus dans leur chair...

On entend des râles, des soupirs, des hurlements, des imprécations, des borborygmes. Le personnel sanitaire ennemi est demeuré sur place et il apporte son aide aux médecins et chirurgiens français qui, sous un projecteur, opèrent sans trêve les cas d'urgence.

Des religieuses à cornettes allemandes et alsaciennes circulent parmi les blessés, distribuant à boire à ceux que tenaille la fièvre.

µ Je suis vautré dans un coin, ma fiche d'évacuation épinglée sur a poitrine. Etiqueté comme blessé léger en dépit du monumental pansement qui enturbanne mon crâne, je suis abandonné à mon sort. Il est vrai que je n'ai pas à me plaindre en présence de tant de souffrances.

Près de moi gémit un gommier. Il a une jambe en pitoyable état « **Foutu, zoui foutu** » bredouille t'il.

Une jeune infirmière bénévole me prend en compte. Elle se baisse pour retirer mes chaussures et mes guêtres. Je perçois par l'échancrure de son corsage sa poitrine menue et ferme. Sa fraîcheur, et sa propreté me troublent. Une sorte de malaise m'étreint.

Non, je vais me déchausser seul...Je suis trop dégoûtant..

Je suis là pour ça.

Elle me sourit et j'exhibe des pieds malodorants, constellés d'ampoules. Sa gentillesse est un baume et qu'il est doux de se débarrasser de sa crasse.

Verglas. Convois multiples, canalisés par les plantons de la circulation routière.

Embouteillages, ruines, chars et véhicules calcinés. Les ambulances s'éloignent du front. Je découvre l'arrière de l'Armée après avoir été toujours de l'avant : l'artillerie lourde, les bases

éloignées, les hôpitaux de campagne, les parcs de carburant et de munitions. Des hommes en uniforme s'activent. Ils sont indispensables certes et une armée moderne en compte une certaine proportion, mais ils m'apparaissent combien différents de nous autres, les fantassins et les équipages de blindés, toujours à la pointe extrême et au contact de l'ennemi.

Des haltes, des transits. Montbéliard ; Besançon. Un froid glacial.

Nouvel hôpital sur les quais du Doubs enneigés. Je sombre dans le sommeil dans un lit, près d'un tirailleur blessé au bras qui me dit « **Messian, mon zami, messian** (c'est bon !)

Huit jours plus tard, on m'expédie sur Nice. Voyage ferroviaire interminable sur un réseau anéanti et remis partiellement en état, ce qui constitue une prouesse. Ce ne sont que gares en ruines, ponts provisoires, ballasts effondrés. Dijon, Lyon, Valence, Avignon Marseille, Toulon, si différent de l'Alsace sous son ciel pur.

Comme la guerre paraît loin ! Elle est passée par-là mais la vie a repris ses droits, et c'est humain, indispensable. A quoi bon brasser de l'amertume ? Tous ceux du front ont connu cela. Ils en ont voulu aux autres de ne pas partager leurs misères, leurs risques, d'ignorer l'avant, d'être demeurés des hommes normaux, couchant le soir dans des draps. ET puis, revenus de la tourmente, ils ont exhalé leur rancœur, évoqué leurs souvenirs intarissables, fatigué bien souvent leur entourage.

Ils sont devenus des anciens combattants, titre auquel prétendent sans vergogne des hommes qui, trop souvent, à l'heure du danger, n'en souhaitaient nullement la fonction, préférant demeurer à l'abri.

Si l'on clame volontiers dans les discours officiels sous des termes pompeux et creux que, **ceux de l'avant ont des droits sur la Nation**, ce qui ne saurait du reste être érigé en système car on a pu se couvrir de gloire au feu sans pour autant s'affirmer valable en temps de paix, il n'en demeure pas moins que fin 1944, les hommes de la 1^{ère} Armée avaient de bons motifs de s'indigner et de clamer leur déception.

Qu'on en juge ! Après un bref séjour à Nice, centre de repos de nombreux G.I. et partant lieu de prédilection du marché noir, du trafic de cigarettes et centre de ralliement de multiples prostituées, et un arrêt à Toulon, où j'eus la chance d'être accueilli dans un foyer chaleureux, je repris la direction du front, via le « Centre des récupérés de Besançon ».

Comme son nom l'indique, cet organisme centralisait les convalescents et blessés légers aptes à reprendre le combat. En décembre 1944 par 15 ° au dessous de zéro on y couchait dans la paille, sans couverture, avec interdiction de sortir en ville. Ne parlons pas de l'ordinaire. Quand à la promiscuité, elle était totale, et pour cause ; Certes, à l'époque, la France se débattait dans de sérieuses difficultés, des centaines de milliers d'hommes demeuraient captifs outre-Rhin où les martyres des camps de concentration vivaient d'atroces journées bien souvent d'agonie. Nous ne demandions pas des palaces, mais tout de même le traitement infligé à des combattants blessés avait de quoi justifier la fureur qui nous agitait.

Tous nous attendions avec impatience l'arrivée des camions divisionnaires chargés de nous faire rejoindre nos unités.

Janvier 1945

Je retrouve le peloton à Zimmersheim, près de Mulhouse où il cantonne et replonge dans l'atmosphère de camaraderie. On relate à mon intention les derniers engagements et on évoque les copains disparus.

La neige recouvre la plaine d'Alsace. Le froid est cinglant et nous nous tassons dans les ganges où Noël a été célébré grâce aux colis reçus de braves gens ayant, malgré les

restrictions, voulu améliorer l'ordinaire de ceux de l'avant. Les nôtres venaient de la région parisienne.

Un vieil alsacien employé en temps normal au barrage de Kemps nous offre la chaude hospitalité de son modeste foyer. Nous jouons à la luge avec ses enfants et sa femme nous confectionne le traditionnel « Kugelhof » pour le jour de l'an.

Dissimulés sous les arbres squelettiques, les chars immobiles se confondent avec la neige. On les a badigeonnés de blanc. Ils semblent de gros ours polaires à l'affût

C'est pour nous une période de transition. Les Allemands ont attaqué dans les Ardennes et sur Strasbourg où nos camarades de la 3^{ème} D.I.A et de la 1^{ère} D.F.L ont mené de très durs combats. Dans notre secteur, le front est statique : duels d'artillerie, coups de mains locaux..

L'ennemi s'est retranché solidement dans la poche de Colmar. Tous, nous pressentons l'offensive que la rigueur de l'hiver rendra dure.

Ma fille est malade. Je suis inquiet. Je voudrais bien trouver un médecin militaire.

Ce bon père de famille nous interroge. Serge intervient aussitôt, sa grosse bouffarde à la bouche.

Ne vous en faites pas, j'étais étudiant en médecine. La guerre, hélas a interrompu mes études, a vrai dire presque terminées. Je suis à votre disposition. Papa. !

Dieu soit loué !

Nous nous regardons tous interloqués. Serge s'éloigne, pénètre dans une petite maison. Il en ressort congratulé par les parents de la malade.

Nous l'entourons : « **Alors toubib ?** »

Une gentille petite de vingt ans. Anatomie satisfaisante. Je l'ai auscultée en présence de ses vieux. Tout ce qu'il y a de correct comme visite.. J'ai eu du mérite, je ne vous dis que ça !

Tout le monde s'esclaffe.

Peu après , un copain qui n'est pas au courant de l'affaire rencontre le père de la malade.

Quel médecin ?

Celui-là. Le grand là-bas qui fume la pipe.

Serge, lui, médecin !

Enfin,, étudiant en médecine, c'est tout comme.

Vous voulez rire, il est géomètre dans le civil !

Dans la tourmente : Janvier : Février 1945.

Cette bataille de Colmar, on peut la résumer ainsi : de la neige, toujours de la neige, un froid terrible, des attaques incessantes, une progression lente, harassante, à travers des milliers de mines et pour tenir le choc par 6 15 ° et - 20°, des rasades de schnaps.

Notre peloton appuie des fantassins de la 9^{ème} D.I.C et en particulier du 6^{ème} R.I.C et nous sommes de ceux qui attaquent au sud. Les jeunes engagés ayant relevé les Sénégalais se battent avec un mordant formidable, dans les cagoules blanches, confectionnées à leur intention par des Alsaciennes et qui les transforment en fantômes.

Dans les chars, nous grelottons, soumis à des courants d'air glacé. Au sol, les fantassins en,durent un martyr constant. On ne compte plus les pieds gelés.

Lutterbach, Cité Anna, Cité Kuhlman, Cité Ste Barbe. De crassier en crassier dans ce vaste secteur de s mines de potasse, au nord de Mulhouse, nous nous acheminons lentement vers le nord à la encontre des autres divisions.

Pour tous, une question : « **A quand la jonction ?**

« Douala » se soulève brutalement du sol. Le train de roulement gémit, grince. Un paquet de neige sale vient de frapper Etienne et Maurice à la face. Des bruits sinistres succèdent à une

sorte de plouf. Dans la tourelle, nous sommes projetés contre le canon et les casiers à munitions.

Tellermine !

Pourtant nous suivions prudemment les traces de « Yaoundé » ce jour-là, char de pointe. Armés de leurs détecteurs désignés sous le nom de poêle à frire, les démineurs du génie sont sans cesse sur la brèche. Ils opèrent aux abords du char immobilisé. Et les voilà qui retirent de petites mines antipersonnel, de sales engins qui cisailent les jambes. Nous piétinons dans la neige avec anxiété devant la chenille sectionnée. Désarticulé le T.D. penche, l'air penaud.

Tu parles d'un sport, dit un gars du génie. J'aimerais mieux arracher des patates. Et, consciencieusement, il dégage des mines de tous calibres avec dextérité et sang-froid.

Embossés en lisière d'un bosquet, deux canons automoteurs interdisent aux fantassins toute progression hors du village. Les obus soulèvent sur la route des tourbillons de neige. Nous ne parvenons pas, sous la grisaille du ciel, à repérer l'ennemi.

Le lieutenant-colonel Larroque, toujours aussi décidé, surgit et jaillit de son A.M. de commandement.

Il faut en finir. Voilà le topo. Je vais foncer sur la route pleine gomme avec mon A.M.. Ils vont me canarder et me louper, je l'espère bien. Alors, à vous de les repérer et de les sonner. Compris ?

Il passe à l'action. Son chauffeur peut être considéré comme un gars qui n'a pas déniché une planque !

Zigzaguant, l'A.M. fonce vers les lignes ennemies. Jumelles aux yeux, les chefs de chars dardent leurs regards vers le bois. Les tireurs sont rivés à leurs lunettes, les chargeurs enfournent les perforants. Pilotes et radios scrutent aussi l'horizon, volets ouverts, flammes, sifflements, arrivées.

Vu ! hausse 600 ! Feu !

Les quatre T.D. tirent ensemble. La forêt semble s'embraser. Le colonel est sauf.

Deux automoteurs brûlent !

En avant les gars, hurlent les chefs de section.

Les jeunes marsouins, transis, s'élancent, serrant de leurs mains gantées, fusils et pistolets-mitrailleurs, trébuchant dans la neige que broient les chenilles des chars derrière lesquels ils s'abritent.

Wittheneim.

Près d'un panzerfaust, long tube anti-char à charge creuse et d'un fusil-mitrailleur, un allemand gît au pied d'un mur, au milieu d'un monceau de douilles. C'est un sous-officier S.S. qui, pendant deux heures, seul, a tenu tête à deux chars et une section d'infanterie. Il était terré sous une cage à lapins et prenait d'enfilade l'artère centrale. Les T.D. ne pouvaient, en raison de l'angle de tir, détruire son repaire. Il les prenait à partie avec le panzerfaust, mitraillant, par ailleurs, les marsouins.

La neige recouvre peu à peu son cadavre.

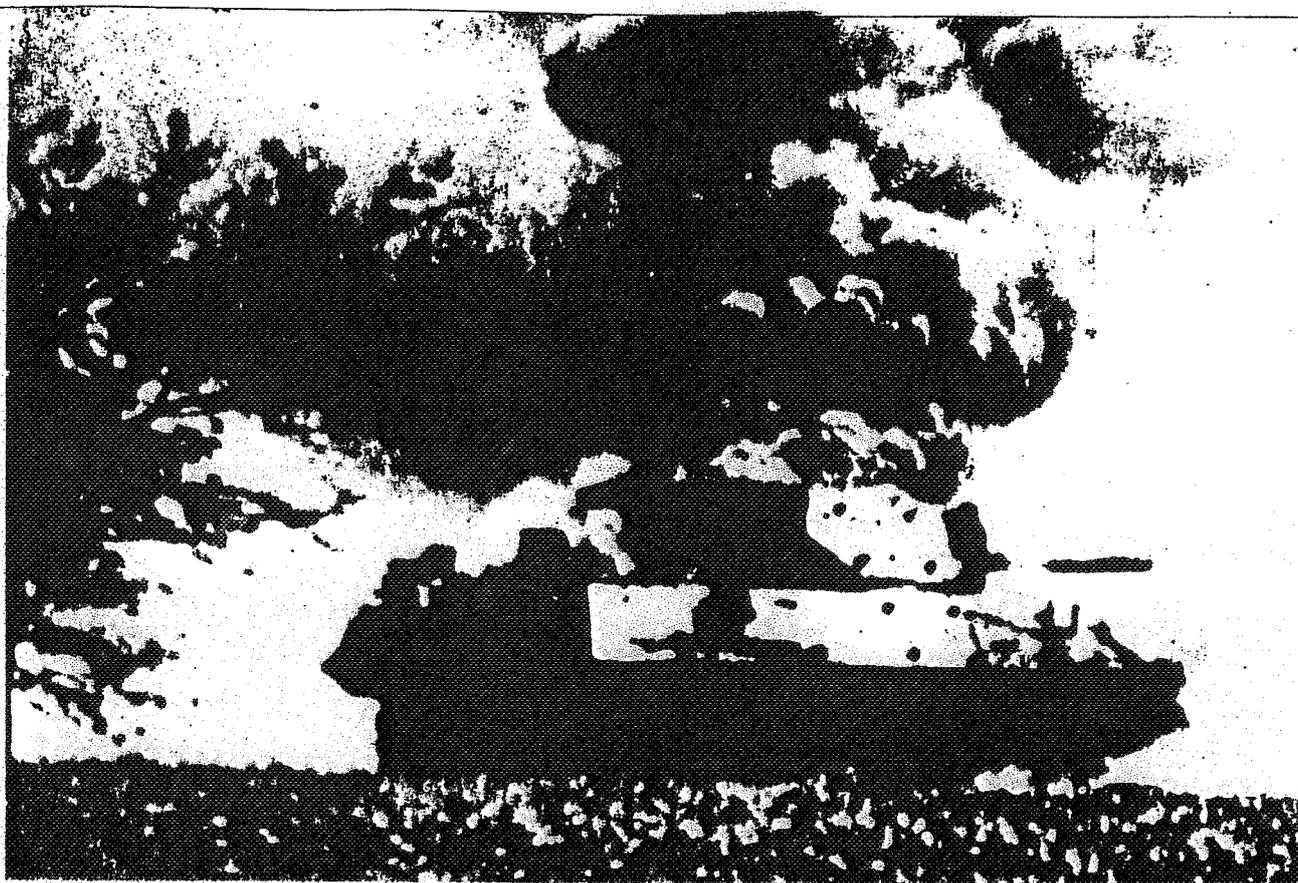
C'était un dur, dit l'un de nous.

Nuit d'épouvante. Il neige toujours. Le froid n'a jamais été aussi cruel. Une sensation de traquenard nous étirent. Des milliers d'obus se sont acharnés sur la malheureuse localité. Où peuvent être les habitants ? Sans doute terrés dans les caves, les infortunés.

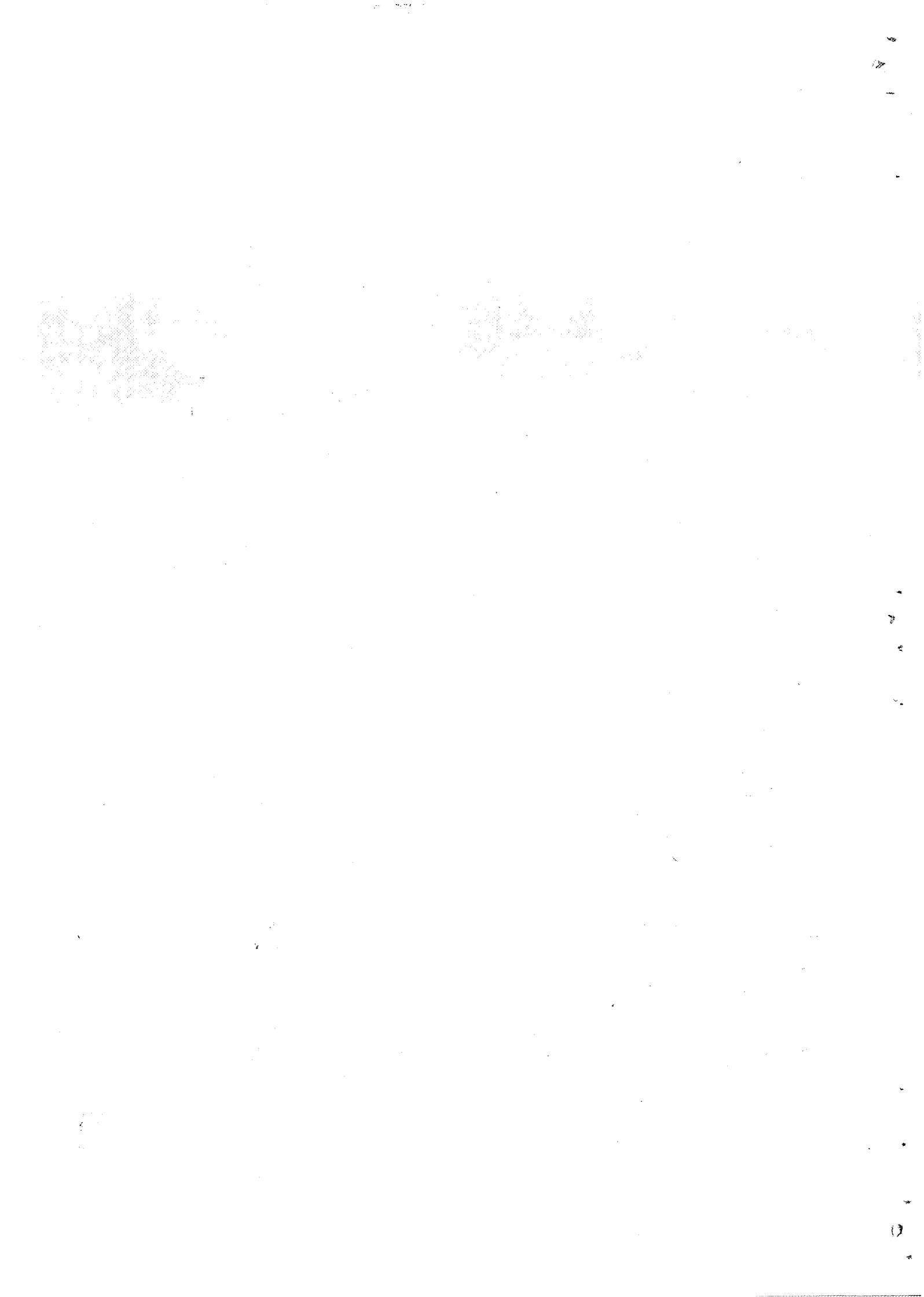
Tassés les uns contre les autres, les fantassins montent la garde dans leurs trous contre des pans de murs



Wittenheim. Janvier 1945 (E.C.P.A.).



Char T.D. du Sergent Mousset, touché par un 88 à Lorrach, le 24 avril 1945 (Photo amateur).



Un râle s'élève. Tombé en fin de journée, un marsouin agonise , à cent mètres des Fritz qui, par leurs tirs, ont interdit aux brancardiers l'accès du blessé. En voulant se porter à son secours, plusieurs hommes ont été atteints. Ce cri lancinant nous obsède et la neige a rougi. Pauvre type, il vaudrait mieux le descendre, murmure Etienne Mais cela, personne n'oserait le faire.

Quatre jeunes marsouins passent devant « Douala »
Ca gaze ?

Nous leur tendons un bidon de schnaps. Ils boivent à tour de rôle.

Qu'est ce qu'on se les gèle dans ce bled !

Moi j'ai l'habitude, je suis de Belfort.

Eh bien, nous, on est des Africains, comme dit la chanson . Alors, tu comprends, on la trouve mauvaise !

Un étrange croassement nous fait tressaillir. Nous commençons pourtant à le connaître. Il s'agit de mortiers jumelés qui expédient six obus à la fois. Nous préférons toutefois cela aux 88. C'est moins rapide, moins brutal. On voit venir.

Vacarme, sifflements...L'artillerie ennemi » recommence le pilonnage.

Les fantassins nous quittent. Ils s'approchent d'un vieux canon de 77 abandonné par l'ennemi et qui repose entre deux maisons aux façades éventrées

Attention aux pièges à cons !

Ils s'acharnent à soulever les flèches écartées ?. Une explosion brutale...Le canon était piégé. Trois hommes sont tombés, le quatrième demeure debout, hébété, miraculeusement épargné.

« **Soyez les bienvenus** ». Une banderole flotte dans le village anéanti. Wittenheim est définitivement conquis et, se pressant autour des libérateurs exténués, les femmes sanglotent de joie. De petits drapeaux tricolores confectionnés de toutes pièces en cette province où lme drapeau français était « verboten » depuis 1940, se dressent dans les ruines.

Nous sommes le 30 janvier 1945.

Plus de quatre ans qu'on attendait ce jour-là !

A la sortie d'une veillée ou le schnaps à été généreusement dispensé, un marsouin, à l'équilibre fâcheusement compromis, glisse et choit dans le fossé. La neige tout au cours de la nuit le recouvre doucement. Au matin,, dégrisé, l'homme jaillit de son trou, s'ébroue,, repart d'un pas ferme. Il est demeuré en excellente condition physique, sans le moindre coryza.

Montant la garde et battant la semelle, le nez et les oreilles douloureuses, je compte sans arrêt, stupidement j'atteins de grands nombres. Que c'est long deux heures...

Une obsession : un lit confortable, une table de chevet, un bon bouquin

Les arbres sont hostiles. Dépouillés, ils vous narguent de leurs branches agressives.

« Douala » masse lourde, faite pour broyer et tuer m'apparaît débonnaire sous son revêtement de poudre blanche.

Si j'en reviens...Mais j'en reviendrais, il le faut !

Moi, me dit Maurice, ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi nous sommes dans ce cirque, nous plutôt que d'autres, étant admis qu'il faut absolument que certains fassent ce boulot.

« Pourquoi faut-il que je sois de ceux-là, si peu nombreux, et non des autres qui couchent dans des draps avec une femme à leurs côtés.

Toi, tu as été volontaire, tu peux te considérer comme responsable du pétrin dans lequel tu t'es mis. Mais moi, je suis réserviste !

La jonction est faite ! Colmar est libéré.

Une clameur de joie salue cette annonce. Les Allemands repassent le Rhin. L'Alsace toute entière vit dans la fièvre et les cloches sonnent à toutes volées.

Pour nous, c'est la pause. Victorieux et au prix de quelles souffrances, nous ignorons que nous venons d'écrire une page d'histoire. Plus tard, rendus à la vie civile, nous revivrons avec fierté notre combat.

Pour l'heure nous sommes vivant et nous dansons avec des filles ayant retrouvé le sourire, et que leur accent teinte de pittoresque.

Nous avons extrait des sacs marins les tenues de sortie fripées que des mères de famille nous repassent avec tendresse. Le ciel s'est clarifié. Précoce après le dur hiver, le printemps réchauffe les cœurs ! Les cantonnements sont bruyants.

Mulhouse : 10 février 1945.

Nous défilons devant le général De Gaulle à qui le général De Lattre présente la 1^{ère} Armée victorieuse entre les haies denses des habitants qui nous acclame follement. Nous sommes grisés... Toutes les unités du 1^{er} C.A. du général Béthouard sont représentées.

Wittolsheim.

Notre escadron est au repos près de Colmar, dans ce vignoble alsacien auquel les beaux jours revenus confèrent une douceur lénifiante. En dépit des ruines, les villages sont souriants, tapis au pied des coteaux.

Nous effectuons des randonnées pédestres et, des trois tours d'Eguisheim, nous découvrons l'Allemagne, la plaine badoise Turkheim, Ammerswihr reçoivent notre visite. Le vin blanc coule à flots et souvent au réveil, nous en ressentons les effets.

Une douce euphorie plane sur tous les cantonnements. Parfois des dégagements se terminent un peu bruyamment.

La belle vie ne saurait durer indéfiniment, déclare le capitaine devant l'escadron rassemble. Vous avez baroudé dur et l'on vous a offert un repos agréable, ce qui s'est traduit, soit dit en passant, par une consommation effarante de pilsard. Très bien tout ça.

Mais maintenant, au boulot. On nous a fait le grand honneur de nous désigner comme instructeurs à l'Ecole des cadres de Rouffach. J'espère que vous vous en montrerez dignes.

Dans un ancien asile psychiatrique, transformé en caserne par les S.S. puis en centre d'instruction par le général De Lattre, les cadres venus des F.F.I. subissent un sérieux entraînement et des épreuves multiples destinés à opérer une sélection, à homologuer des grades ou à ramener à de plus justes proportions des galons attribués parfois de façon pour le moins abusive.

Un mot fit aussitôt fortune et, aller à Rouffach devint « aller chez les fous ». A vrai dire, tout ne se passa pas sans heurt. Nous étions assez mal disposés vis-à-vis des gradés auxquels nous présentions le matériel et leurs galons ne nous impressionnaient que fort peu. Parfois injustes, nous, de l'armée régulière, considérions comme des tartarins des hommes dont beaucoup souhaitaient réellement se battre. Les jeunes engagés venus des F.F.I. ou de leurs foyers et qui s'étaient intégrés à nos régiments depuis plusieurs mois partageaient cette façon de voir, pris par l'esprit de corps.

Il y eut des mots cruels, puis tout se tassa. D'aucuns, arrivés lieutenants, finirent leur stage comme sergents et acceptèrent leur sort de bonne humeur.

Par contre une altercation opposa Etienne à un jeune homme de vingt-cinq ans qui arborait des galons de lieutenant-colonel, d'autant plus que « l'officier supérieur » faisait preuve d'arrogance.

Un lieutenant sépara les antagonistes.

Vous êtes rosses les gars de la 1 ère Armée, mais il est vrai que celui-là charriait un peu. Moi j'ai eu de l'avancement d'accord, mais en 40 j'étais tout de même cabot-chef

Qu'on ne nous juge par trop vite injustes ou partisans. Notre chef de peloton, aspirant en 40 ; sous-lieutenant en 42 en Afrique, deux fois blessé en 44 se retrouva avec un seul galon le jour de l'Armistice et dans nos rangs les simples sold ats ayant quatre ou cinq ans de service ne se comptaient plus.

Balzinger, dont je comprends le bonheur, me fait les honneurs de Colmar après m'avoir présenté aux siens qu'il a retrouvés sains et saufs.

Enjeu d'un terrible combat, la ville elle-même a été en général épargnée. L'animation est grande sur la place Rapp et dans les rues l'on voit des quantités d'uniformes et des calots de toutes les couleurs. Mon vieux copain rencontre un de ses anciens camarades de collège qui, enrôlé de force dans la Wehrmacht, a réussi à désertier et à rejoindre Colmar via la Roumanie, la Hongrie, l'Autriche, la Suisse après avoir gagné la Croix de fer en Ukraine.

Il y a deux mois Wettolsheim était libéré. La commémoration de cet heureux jour donne lieu à de multiples réjouissances. Pour nous la fête a commencé par un travail peu agréable, le nettoyage complet des chars.

Pris d'armes. Le capitaine fait les honneurs de l'escadron à une personnage en uniforme dont les abondants cheveux gris débordent d'une casquette plate. C'est M. Fonlupt-Espéaber, préfet de la Libération du Haut-Rhin qui, très ému, nous passe en revue.

Puis c'est le défilé à pied, un défilé non-conformiste

Arme sur l'épaule, droite.

Nous partons en rangs d quatre. Devant nous, s'ébranlent la fanfare municipale, le maire ceint de son écharpe tricolore, les pompiers, les enfants, des jeunes filles en costume régional avec leurs grandes coiffes papillon.

Derrière nous se massent tous les habitants du village. Nous ne parvenons plus à conserver la cadence « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine... » Les musiciens s'époumonent

Vive la France, Vive la Coloniale.

Puis soudain, foin du règlement, les filles aux amples jupes rouges, s'insinuent dans nos rangs.

L'arme à la bretelle !

« **Comme ça je remplie** » s'exclame Totor.

En un vaste hangar, la municipalité a fait dresser de longues tables destinées au banquet.

- Le Riesling et le Traminer coulent d'abondance. Les p Le capitaine a fort à faire pour obtenir le silence. Le Maire, ému, ne peut aller au bout de son allocution. Il éclate en sanglots.
- **Jamais l'Alsace n'oubliera ses libérateurs** ! Puis il se dresse et hurle. **Vive la France, Vive la 1ère Armée.**
- La Marseillaise éclate. Elle est sincère, martiale, authentique.
- L'escadron a fourni le café, produit rare. Puis c'est la mirabelle.
- Le tumulte se déchaîne à nouveau

28 5

Un motard vient de surgir, poussiéreux. Il arrive de Strasbourg où se trouvent le P.C et le gros du régiment. Il salue, se fraie avec peine un chemin, tend un pli au capitaine.

Depuis hier, les premiers éléments français ont pénétré en Allemagne.

Rassemblement.

Hein, vous partez !

Des yeux se brouillent. Les habitants ne peuvent croire que la fête est finie. La première réaction chez nous est brutale et incisive : Merde alors !

Mais même en maugréant, les ordres s'exécutent. Les tenues de sortie réintègrent les sacs et nous rendossons les treillis de combat. Nous arrimons les paquetages, les filets de camouflage. **Les pleins...**

Ce sera bientôt fini, nous crie-t-on Les boches sont foutus.

Les femmes nous apportent des reliefs de repas et les hommes nous versent le verre de l'adieu dans nos quarts culottés. Des filles pleurent.

Les moteurs vrombissent. La poussière nous frappe au visage, vieille sensation, imprégnée de l'odeur du gas-oil.

Colmar, Ostheim, et Guémar, villages martyres, Sélestat, Benfeld, Illkirch, Lingolsheim.

En ce faubourg de Strasbourg, nous faisons halte. Nous y cantonnerons deux jours. Déjà l'un de nos escadrons est entré en Allemagne et roule vers le Rhin.

Révision du matériel, plein de munitions... Nous découvrons Strasbourg que l'artillerie lourde allemande harcèle depuis le pays de Bade.

Près de la cathédrale flânant dans une artère animée, nous effectuons un magnifique plat-ventre. Un 340 vient de s'abattre sur un immeuble. Mais, en dépit des obus, la place Kléber est fort peuplée.

Une vague de bombardiers survole la ville, très haut, se dirigeant vers l'est.

Eh, les gars, la guerre n'est pas finie. C'est absurde maintenant, mais elle continue..

Nous avons touché les vivres de réserve.

Moteurs en route !

Haguenau, où la 7^{ème} Armée U.S a mené de durs combats. Une plaine jonchée de carcasses de chars calcinés, des Sherman et des T.D. Nous en comptons 17. C'est sinistre.

Sur le bord de la route, un énorme « Tigre royal » gît sur le flanc. Son long tube pique du nez vers le fossé.

A Wissembourg, une cheminée d'usine, presque entièrement cisailée vers le milieu, se dresse étrangement vers le ciel.

Cette fois, dit Maurice, ce n'est plus chez nous que ça va se passer. On ne va pas nous accueillir avec des bouquets !

Nous avons tous la hantise de l'embuscade. Nous appréhendons les maquisards, comme les Allemands les ont redoutés sur notre sol.

Puis soudain une pancarte aux croissants tricolores, indicatif de la 3^{ème} D.I.A qui, la première a franchi la frontière.

« Ici, l'Allemagne »

Le Palatinat a été conquis par la 7^{ème} Armée U.S. et les divisions française longeant le Rhin. Les localités que nous traversons ressemblent étrangement à celles de la Lorraine. De rares habitants nous regardent défilé d'un air dénué de toute animosité.

Les blockhaus de la ligne Siegfried paraissent inoffensifs. Dans sa retraite l'ennemi a abandonné des canons de D.C.A., des pièces de 77 d'un modèle ancien. Après tant d'années

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE
J. DE LATTRE DE TASSIGNY

Paris, le 31 Juillet 1946.

Mon Cher Ami,

Après avoir eu le plaisir de vous serrer la main à REBEL, je tiens à vous dire celui que j'ai éprouvé à lire le compte-rendu excellent et si sympathique que vous avez publié dans "LA CONCORDE".

J'ai bien deviné les sentiments qu'exprime le dernier paragraphe de votre article. Comme vous, et plus que vous sans doute, je souffre souvent de constater l'indifférence dans laquelle se tient vis-à-vis des anciens soldats de la 1ère Armée Française une fraction de l'opinion, généralement pour cette seule raison qu'elle est mal informée de leur action.

C'est pourquoi, de mon côté, j'essaie de profiter de toutes les occasions pour leur rendre du fond du cœur l'hommage qui leur revient. Mais c'est à vous tous les anciens, et à vous plus particulièrement qui avez la chance de disposer d'une tribune, qu'il appartient de vous faire justement connaître et respecter. C'est un des objets de l'Amicale "RHIN et DANUBE" à laquelle, dans toute la mesure où me le permettent mes charges, je m'intéresse en tant que Président d'Honneur. Je lui signale votre adresse et lui demande de se mettre en contact avec vous pour étudier de quelle façon vous pourriez le plus efficacement agir dans la région de REIMS, dans l'esprit "RHIN-et-DANUBE".

Encore merci, Mon Cher Ami, pour votre confiance et la chaleur émouvante de votre compte-rendu. Croyez à toute ma sympathie.

*Bien fidèlement et affectueusement
à vous, mon cher Goulet. - Very m
our friend your sincerely
Paris
J. de Lattre*

De guerre, la formidable armée allemande chancelle. Comment peut-elle encore tenir sur deux fronts attaquée de toutes parts par des centaines de divisions dotées d'un matériel gigantesque. Kandel, Gemersheim,, le Rhin.

Les éléments avancés ont franchi le fleuve avec des moyens de fortune. Le génie a lancé un pont de bateaux que les chars de notre escadron ont franchi. « Douala » seul, est demeuré sur la rive gauche, immobilisé par des ennuis mécaniques, il nous faut attendre les dépanneurs. Nous flânons sur les rives du grand fleuve.

Soudain ! » effervescence. Une voiture vient de stopper. Un général en descend la canne à la main.

De Lattre !

C'est le grand patron. Un vent de panique passe.

Qui commande le char ?

Le ton est sec. J'ai claqué les talons. Je me présente et salue.

Sergent Goulet, 2^{ème} escadron du R.C.C.C. mon général.

Vous n'avez pas honte, en territoire ennemi.

De sa canne le général me désigne le petit drapeau tricolore fort sale qui flotte sur la tourelle.

Elles sont belles les trois couleurs sur votre engin.

Mon général, ce petit drapeau a été sali par le gas-oil, mais pour nous c'est une relique.

Il vient de Toulon et nous a suivi depuis lors.

Ah oui, le ton, s'est radouci ; Evidemment Toulon, nos premiers combats en France.

Alors capitaine, qu'attendez-vous pour procurer à cet équipage un drapeau propre ?

Quand à vous rangez votre relique.

L'officier d'Etat major interpellé s'est débrouillé. On ne discute pas les ordres de De Lattre. Il nous apporte un drapeau flambant neuf.

Bonne route.

Le général s'éloigne. Sa voiture franchit le fleuve.

Je frémis rétrospectivement sur mon sort : si le patron avait mal pris la chose, il aurait pu m'en cuire.

Après la guerre, j'ai revu le général De Lattre, notamment lors de réunions des anciens de « Rhin et Danube » où il nous apportait le témoignage d'une affection dont il ne s'est jamais départi vis-à-vis de ceux de la 1^{ère} Armée. Doué d'une mémoire extraordinaire, il se remémorait parfaitement le petit fait que je viens de relater. Il a souri au rappel de cet épisode. Je lui ai avoué que si nous l'admirions, nous craignons ses colères, il est vrai que la troupe avait moins peu des éclats du grand chef que les officiers supérieurs, voire généraux.

Le soir même, ayant franchi le Rhin à notre tour, nous arrivons dans un village où opèrent les chars légers du R.I.C.M.. nous sommes à la recherche de notre peloton. Des obus éclatent.

Le général est là, en première ligne. Il se réjouit de la progression, félicite les combattants, parcourt le terrain avec calme, en dépit des arrivées de mortiers, désigne de sa canne un objectif lointain.

Kralsrhue flambe. Des immeubles en ruines, sortent des captifs : requis du travail, prisonniers de guerre, hommes de nationalités diverses arborant de petits cocardes aux couleurs de leurs nations.

Les chasseurs du Bataillon de choc poursuivent- le nettoyage de la ville que nous traversons en direction du sud. Les Allemands que nous rencontrons semblent hébétés.

A Kniligen, des foudres de vin blanc du Rhin ont été éventrés. Le liquide coule à flots dans les rues. Des fantassins en remplissent leurs casques. Des tirailleurs marocains ont fait main

30

basse sur des valises neuves et ils ont pris l'apparence d'étranges touristes. Nous faisons halte près d'un « gasthaus » auberge, où un sous-officier passablement ivre entend à toutes forces faire pénétrer un cheval, aux grands cris du patron.

Des femmes s'approchent de nous. L'une d'elles réclame du chocolat pour ses gosses. Une grande fille à nattes blondes nous sourit.

Nulle hostilité ne se manifeste à notre rencontre, au contraire.

En pénétrant en Allemagne, nous redoutions des embuscades, des maquis.

Le lendemain le lieutenant Blanchet est blessé par des éclats d'obus alors que nous pénétrons dans un village où résiste une compagnie. Un char allemand, avant de se replier, nous a accueillis par quelques coups rapides de 88. Un Sherman flambe près d'un verger. « France II » lit-on sur ses flancs. C'était le second du nom.

On évacue deux membres de son équipage, blessés. Les trois autres sont morts carbonisés.

En Allemagne les obus au phosphore sont entrés en action et dans le paisible paysage de la plaine badoise, des flammes s'élèvent ; sinistres au couchant. Nous roulons toujours, tirant quelques coups de canon, marquons une pause, repartons de l'avant. Notre existence connaît un rythme de route sans cesse accru. Nous avons une impression de frénésie. La fatigue, pourtant réelle ; ne nous écrase plus comme lors des durs combats d'Alsace. Nous vivons des heures semblables à celles qu'ont dû connaître nos adversaires en 40 quand la France s'ouvrait devant eux après la rupture du front sur la Somme et les Ardennes.

Des drapeaux blancs flottent aux fenêtres des localités conquises.

Pourtant des flots de résistance acharnée demeurent. A Lahr, la lutte est âpre. Des véhicules et des marsouins sautent sur une bombe d'avion piégée.

Baden Oos.

Une pancarte : « Baden-Baden- 4 km »

Un char léger a été foudroyé au carrefour. Il gît, renversé dans le fossé, un trou béant dans le bouclier.

La progression se poursuit vers le sud. Des colonnes bifurquent vers l'est, s'enfoncent dans la Forêt Noire. A Oberkirch, elles découvrent l'emplacement des puissantes pièces d'artillerie qui harcelaient Strasbourg de leurs 340

Bühl, Achern, Renchen, Appenweier...

La localité est plaisante. Les habitants s'arrêtent devant nos chars stationnant aux abords de l'hôtel de Ville, le « rathaus ». ils hochent la tête. Beaucoup de femmes, d'enfants, de jeunes filles, de vieillards et d'enfants, mais pas d'hommes

Des « K.G » français venus des fermes voisines nous congratulent, ils sont en général favorables aux gens du pays qui, nous disent ils, n'étaient pas nazis. La plupart subissaient le régime sans protestations, mais aussi sans enthousiasme. Ils sont las de la guerre.

Un prisonnier d'origine parisienne a même été nommé bourgmestre par la population lors du repli des troupes allemandes.

Un gars de Belleville, maire chez les Fritz, ça vous la coupe les gars !

Tu parles... !

La plupart des prisonniers sont stupéfaits à la contemplation de notre matériel. « Ca change depuis 40 » disent ils. Porteurs de musettes, ils gagnent les centres de regroupement. Pendant cinq ans, ils ont été coupés de la France et leur joie est réelle, mais parfois tempérée par la lassitude. Nous leur donnons des boîtes de conserve et des cigarettes allemandes dont nous avons fait ample moisson.

Ils ont de la chance ceux-là, constate Etienne, il n'y en a plus pour longtemps, mais, nous autres, on risque encore une balle dans le cigare. Par la Madone, ce serait trop moche de se faire abîmer le portrait maintenant !

Nous devons coucher dans cette localité. Notre nouveau chef de peloton est le sous-lieutenant Molténi. Je l'ai connu en 41 à Casablanca. Nous étions alors tous les deux des bleus du 6^{ème} R.T.S. En 43, il a suivi le peloton d'élève officier à Cherchell.

Il décide de réquisitionner une belle villa pour les trente hommes du peloton. La propriétaire, une vieille dame d'allure très aristocratique, nous reçoit avec dignité.

Messieurs, nous dit-elle en un français correct, je vous demande de respecter ma maison.

Nous ne sommes pas des pillards, rétorque Molténi.

L'intérieur est luxueux. D'aucuns s'introduisent sans vergogne dans les lieux. Un lustre retient l'attention de Pierre Mouchelin, l'athlétique tireur d'« Abéché » devenu depuis celui de « Douala »

Tu parles d'un carton à faire la-dedans, s'exclame t'il. Ce serait mieux qu'à la foire du Trône.

Da mitraillette lui bat les flancs. La vieille dame frémit.

Au premier étage, sur un piano, trône un buste.

Beethoven, dis-je.

Notre hôtesse forcée a un sourire de joie.

Vous l'aimez ?

Je lui dit que je ne suis guère mélomane.

Tous les français connaissent et admirent ce grand musicien. Il a plus fait pour la grandeur de l'Allemagne qu'Hitler

Oh, le Fûhrer, vous savez ;, Monsieur le sous-officier, dans le pays de Bade nous n'étions pas nazis.

Que de fois entendrons nous cette affirmation .

Mais soudain un cri s'élève.

Qu'est ce que c'est que ça !

?

Jacques Pernin, un réserviste du Sénégal, un sous-officier lui aussi, désigne deux imperméables d'uniforme accrochés à un porte-manteau.

Ils appartiennent à deux officiers qui logeaient chez moi, Messieurs, mais ils sont partis vingt quatre heures avant votre arrivée. Je vous en donne ma parole d'honneur et je suis la veuve d'un colonel de l'armée impériale qui avait combattu à Verdun.

Méfiant, quelques uns entreprennent toutefois des recherches qui s'avèrent vaines.

Le soir, nous dévorons de bon appétit nos boîtes de conserves et des volailles apprêtées par la cuisinière, installés autour d'une grande table, dans une confortable salle à manger et servis par un vieux couple de serviteurs impassibles.

Pour pénétrer dans Offenbourg, il nous faut franchir la Kinzig à gué, dans des gerbes d'eau . Tous les ponts ont sauté.

A Frisenheim, nous faisons le point. Nous nous enfonçons alors sous les frondaisons de la Forêt Noire par des routes pittoresques. Nous sommes le 19 avril 45. Le soleil brille. Par contre, les nuits demeurent très fraîches

Des nids de résistance persistent. Nous déployons les cartes...

En avant !

A l'entrée d'un village niché dans une vaste clairière, des barricades se dressent. le char de pointe tire. Les obus fracassent les murs, trouent la vitrine d'un coiffeur. Les T.D. se ruent à

l'assaut de vieilles charrettes, de herses, de tonneaux. Nous sommes rudement secoués, mais nous passons. Un antique 77 est abandonné par ses servants qui lèvent les bras. Des groupes de fantassins se rendent à leur tour. Certains sont des adolescents, d'autres des quinquagénaires

Krieg niest gût !

Nous sommes descendus des chars et regroupons les prisonniers sur une petite place. Ils sont une soixantaine environ. L'un d'eux parle français avec un accent des faubourgs.

On en avait marre, les gars !

Mais tu es parigot !

Tu parles ! J'ai été garçon de café à Paris, avant la guerre !

La cinquième colonne !

Il éclate de rire : « **Vous avez trop lu de romans policiers !** »

Il laisse tomber son sac, soulève sa casquette de drap grise à longue visière.

« **Depuis 38 je suis dans le cirque ! Il y a longtemps qu'on voulait faire « kamarad », mais les feld-gendarmes et les S.S. sont sans pitié, les vaches.**

« C'est fini, vive la classe !

Les autres ont l'air soulagés d'en avoir fini. Ils sont harassés et ne serait-ce que la différence des tenues de combat, ils nous ressemblent fort, crasseux, mal rasés, hirsutes que nous sommes tous.

Et nous nous mettons à deviser, allumant des cigarettes quand surgit la catastrophe. Un sifflement rapide, puissant, déchire l'air, suivi d'un second. Tout cela à une vitesse inouïe.

Le vieux réflexe a joué. Nous avons plongé au sol, tous, pêle-mêle.

Je me retrouve dans un fossé. Un liquide poisseux et chaud se répand. Je me dégage avec peine, soulève le blessé, il hoquette, agonise déjà. Des spasmes le secouent. C'est Siclier, un sergent-chef venu des F.F.I et qui, le matin, avait de sombres pressentiments à la suite du bris de sa glace de poche.

Je ne puis plus rien pour le malheureux. Je me relève, sonné. J'ai l'impression d'avoir reçu une gifle colossale. Le sang imbibe mon treillis.

Les rescapés réagissent. Le spectacle est terrible. Les deux obus de 88 explosant sur la place et, sans doute tirés à vue par un char ou un automoteur qui nous, avait repérés, ont causé de lourdes pertes. Des râles s'élèvent.

Le sous-lieutenant Molténi près de qui je me trouvais a été coupé en deux. Il gît, le visage étonnamment calme, réduit à un tronc. Le petit Bobo qui, terrassé par le paludisme, avait voulu continuer à piloter son char, a été transpercé par un éclat. Il agonise. Siclier est mort. Etienne qui se tenait assis dans le T.D à son poste de pilotage, les mains posées sur sa trappe de sortie brandit un moignon sanglant. Un éclat lui a cisailé les doigts de la main droite. Nous l'extrayons avec peine du char. Maurice, Albert et : moi. il fait preuve d'un courage splendide et ne se plaint pas malgré ses souffrances.

D'autres camarades sont atteints, tels François, grièvement touché au mollet et au tendon, et Burcet qui se relève péniblement.

Quand aux Fritz, un grand nombre d'entre-eux, gît au sol. Le sang coule : odeur âcre, écoeurante.

Les survivants se transforment en brancardiers. Il n'y a pas de poste de secours. Il faut, avec la jeep du peloton, en découvrir un et véhiculer les blessés.

Nous relevons ensuite les morts et les enroulons dans des toiles de tente, puis nous les déposons sur la plage arrière des chars. Le cadavre de Molténi est semblable à celui d'un enfant.

Les prisonniers rescapés transportent leurs blessés. Une ambulance surgit. Des civières sont chargées.

Alors nous reprenons la route. Une quarantaine d'Allemands sont entassés dans le Dodge d'accompagnement. Nous ne savons qu'en faire. Ils semblent attachés à notre destin ?. Celui qui parle français est sauf et furieux.

Quels salauds, ceux qui ont tiré. La guerre est finie et il faut encore qu'ils en bousillent !

Nous avons l'impression d'avoir été victimes d'un guet-apens, d'un coup irrégulier.

+Une bourgade nous recueille, fourbus. Le capitaine s'y trouve. Il nous remonte le moral, s'incline devant les cadavres déposés sur une table d'auberge, car nous n'avons pas voulu les abandonner sans sépulture en territoire ennemi.

Puis nous mangeons et buvons, certains bruyamment.

Dépassant de la couverture qui le recouvre, les pieds de l'un des morts paraissent démesurément grands..

Le lendemain à l'aube, nous reprenons la progression. Que faire des prisonniers ? Certains proposent de les descendre. Une révolte me secoue « **Non, je ne le permettrai pas !** »

Ils ont passé des Sénégalais aux mitrailleuses des chars, en 40, près de Lyon, et par paquets !

Et alors, c'est dégueulasse !

La raison triomphe. Nous poussons les Fritz hébétés dans une grande cave. Ils subissent leur sort passivement.

Quand les biffins passeront par ici, ils vous récupéreront. On ne peut continuer à vous trimballer sur nos chars. Ne faites pas les couillons, vous avez la planque maintenant.

Le bourgmestre du village hoche la tête, désabusé :

Ia, ia, Krieg nixt gût !

Un tout jeune sous-lieutenant remplace Molténi. Il n'a pas encore baroudé et fait pleinement confiance aux gradés et équipages expérimentés que nous sommes.*

De nouveau des routes sylvestres.

Fribourg-en Bregau.

La ville a beaucoup souffert. En représailles de l'incendie de Saint Dié, par la Werhmarkt en retraite en octobre 44, des escadrilles françaises ont largué leurs bombes sur la cité universitaire. Immeubles éventrés, rails tordus...

Dans les artères une foule cosmopolite ,prisonniers e t requis du travail de multiples nationalités.

Des coups de canon.

Un peloton de Shermans tire sur des ôlots de résistance. Des fantassins perquisitionnent dans une fabrique de chaussures en ruine. Des Allemands se joignent à eux. Un Polonais essaie avec ravissement des bottes en cuir. Rapidement s'instaure un pillage en règle ?.

Mouchelin interpelle de jeunes Allemandes, de la tourelle.

Hello, fraulein, promenade ?

Elles rient.

En avant, grésille la radio.

Nous tournons dans des quartiers résidentiels égayés de parcs. Su un trottoir, une rafale claque en direction des fenêtres.

Des réfugiés, des libérés de provenance diverses refluent, poussant, devant eux des voitures d'enfants, porteurs de sacs et de valises.

Tout paraît confus, irréel, absurde.

Nous quittons la ville. Un canon invisible balaie la route de ses explosifs. Une compagnie est stoppée. Shermans et T.D. affluent ; tirent à leur tour./ L'adversaire se tait. Des fantassins

ennemis en uniforme disparates jaillissent d'un parc, bras levés, jetant en vrac fusils, grenades à manche..

A un tournant une flamme jaillit : le char de pointe vient d'échapper à un coup de panzerfaust

D'un fossé surgit un homme à cheveux blancs, mi-civil, mi-militaire porteur d'un brassard « Deutsch Volksturm » (armée du peuple). Il lève les bras. « *Kamarad, krieg niext gût !* »

Un fantassin le met en joue. Nous sommes ahuris en présence de ce vieillard qui vient de prendre à partie, seul,, une colonne blindée et qui s'avère pitoyable.

Il aura la vie sauve. Un officier lui lance un coup de pied dans les fesses : « *Héeraus !* »

Etrange Allemagne qui, sans aucune haine apparente, se rend aux envahisseurs, ou lutte encore contre tout espoir avec des sexagénaires et des gosses de quinze ans ployant la tête sous leurs gros casques.

Sankt Peter, Neustadt où le 4^{ème} escadron de notre régiment perd deux T.D. foudroyés avec leurs équipages. Titisee, Schlusee et leurs lacs paisibles, trouées lumineuses dans la verdure, Häusern, Bonndorf, drapeaux blancs, toits rouges, véhicules abandonnés, chevaux errants, barricades bousculées, canons aux vieux affûts.

Un village enfouie dans la verdure sous une pluie fine et continue.

Des Allemands attroupés. Intense activité.

Le « *französchiche Führer* » vient de quitter les lieux. Il s'agirait de Marcel Déat désigné sous ce vocable par le bourgmestre qu'interrogent les officiers.

Les chars légers se répandent sur les différents axes. Ils retrouveront des miliciens en exil volontaire regroupés dans les rangs de la « *Brigade Charlemagne* », pitoyable phalange d'hommes traqués à l'image de la fausse Europe hitlérienne qui s'écroule.

Nous roulons maintenant vers la frontière Suisse que nous atteignons à Waldust où nous retrouvons le Rhin. Des tirailleurs marocains se sont emparés de la petite ville.

Près d'un magasin à la vitrine défoncée, gisent des appareils photos, des pellicules, des cartes postales, des jumelles, des lunettes. Les rudes soldats venus de l'Atlas, via Cassino et l'Alsace, foulent aux pieds un précieux matériel d'optique, enfournant dans leurs musettes les « *souvenirs* » les plus divers.

Ils inspirent aux Allemands une terreur comparable à celle des « *Rouskis* ».

Les douaniers suisses sont là, comme à Bâle, à Delle, témoins du drame, séparés par le fleuve, des derniers heurts d'une tuerie déjà vieille de six ans.

Nous faisons halte à Tiergen. Nous n'avons plus la notion des jours qui passent.

L'équipage s'installe dans une somptueuse villa occupée par une belle jeune femme et ses deux fillettes. Nous nous livrons à un assaut de galanterie, mais elle garde ses distances avec le sourire. J'entame avec elle une conversation en un mauvais anglais réciproque. Il en ressort que son mari, un ingénieur, se trouvait, aux dernières nouvelles quelque part en Yougoslavie aux prises avec les maquis titistes.

Elle affirme qu'Hitler a eu trop d'ambition, mais elle s'affirme fière d'être allemande. Son attitude me plaît. J'offre du chewing-gum aux fillettes qui après un moment d'effroi, paraissent rassurées.

Notre hôtesse ne s'en laisse pas conter, ce qui nous change des multiples déclarations d'amitié et des complaisances d'autres Allemands.

Vous vous considérez comme vainqueurs, me dit-elle, mais vous servez sous l'uniforme américain. Qu'auriez vous fait sans l'Oncle Sam ?

Ces propos m'irritent.

Je reconnais la puissance allemande et notre première défaite. Mais dans les épreuves nous avons été plus dignes que vous ne l'êtes actuellement. Et puis, il y a des Français qui ne se sont jamais avoués vaincus et l'ont jamais renoncé au combat.

Les copains m'accusent de baratiner en pure perte. Ils pensent que j'essaie de séduire et que je tombe sur un bec.

On a parlé de réduit bavarois, de S.S. farouchement décidés à poursuivre la lutte. Pourtant cela sent la fin.

Nous atteignons Bodensee, le lac de Constance, un magnifique plan d'eau, démolissons au canon une ultime barricade, traversons Neuzingen, Stohach, Tuttlingen.

Le Danube ! Il est jaunâtre et charrie des eaux boueuses. Nous le franchissons sur un pont en mauvais état qui nous procure des émotions.

Sur les berges du fleuve, se prélassent, sortant du bain et pour la plupart nus, des Russes des deux sexes, prisonniers ou déportés fraîchement libérés.

Ils sont réchauffés les copains !

A la suite d'un cahot, nos carabines chutent dans la tourelle. Les chargeurs étaient engagés. Des détonations claquent. Par miracle à l'intérieur du char les balles n'ont atteint personne. L'une d'elles est allée mourir dans le casier à munitions sans toucher les obus. C'est incroyable.

Voilà qu'on veut se suicider maintenant !

Un marcassin rôti fait nos régals.

On s'en est sorti les gars, constate Maurice. Vous vous rappelez quand on attendait le matériel au Maroc, en 43 Certains désespéraient... On a fait pas mal de chemin depuis.

J'en ai eu marre plus d'une fois, moi le doyen, le réserviste.*

Mais on a tous été des copains, des vrais, et ça c'est quelque chose.

A la vôtre les gaziers !

Le vin blanc coule dans les quarts.

Eh oui, on s'en rappellera, nous autres !

Berlin est tombé : tout le front allemand s'effondre, tant à l'ouest qu'à l'est. Hurrah ! La vie est belle.

Le 7 mai 1945, à 15 heures, nous entrons dans Immendingen-am-Donau

L'Armistice est signé, nous dit-on, à Reims, précisent ceux qui ont de bons tuyaux.

La population paraît fort soulagée.

Quand à nous, les dix de « Douala » et de « Yaoundé » nous ressentons une sensation de joie, de soulagement, d'étonnement, de lassitude

Nous ne sommes plus des morts en sursis. Nous sommes vivants. C'est le plus formidable de l'aventure. Tous, nous nous précipitons vers les gasthaus. Las, ils sont vides et pour arroser le JOR V, nous ne trouvons que quelques bouteilles de bière frelatée.

8 Mai 1945.

A Berlin le général De Lattre a signé au nom de la France, la capitulation allemande.

Krieg, finie ? interroge Frau Emma, notre nouvelle hôtesse.

Au mur, voilé de crêpe, le portrait d'un soldat de la Werhmarcht, tombé quelque part entre Kiev et Moscou.

Nous revoyons les visages des copains, morts entre Saint-Tropez et le Danube ; Image rapide...

Ce n'est que plus tard que nous repenserons tout cela, que nous saurons nous émouvoir.

Notre peloton de combat constitué au Maroc dans la région d'Oudja, en octobre 1943, comprenait un officier, un sous-officier adjoint et un radio, à bord d'une jeep, un groupe d'accompagnement de six hommes montés sur Dodge et quatre chars, c'est-à-dire vingt hommes d'équipage, débarqués en Provence, nous ne sommes plus, au jour de l'Armistice que 9 présents. Les autres sont morts ou dans les hôpitaux.

Et c'est l'occupation, sa griserie, ses joies, son désœuvrement, son ennui. Une nouvelle vie de garnison s'instaure à Bad-Durrheim dont le Casino devient « Foyer du soldat » puis à Scheweningen où nous cantonnons dans des logements ouvriers pourvus d'un confort qui nous surprend.

On nous octroie des permissions de fin de campagne. De jeunes recrues arrivent qu'il faut instruire. Nous effectuons des manœuvres et cela nous paraît factice, désuet au sortir des combats.

Ptè par un tout jeune chauffeur « Douala » effectue une embardée, monte sur un talus et oblige à reculer prestement le général De Monsabert, l'ardent entraîneur d'hommes dont les tirailleurs avaient pris à l'abordage les pitons des Apennins et les sommets vosgiens.

Des prises d'armes aussi : à Stuttgart, le 13 mai, devant le général De Gaulle, à Tuttlingen, où la population avait pavoisé sous la seule invite du général Valluy, commandant la Division, à Paris, où, le 18 juin, après une longue randonnée par route, nous défilâmes, à pied de l'avenue de la Grande Armée à la Bastille, après être passés sous l'Arc de Triomphe et avoir connu les acclamations d'une foule qui, rapidement nous ignora totalement.

Ce jour-là, porteur de gants blancs à crispins, j'étais à la garde d'honneur du drapeau de mon régiment et en côtoyant le tombeau de l'Inconnu, j'éprouvais comme tous les camarades, une minute d'émotion et d'orgueil.

Mais que je souffrais donc des pieds, dans mes souliers neufs :

Au pied de la colonne de Juillet, nous avons laissé choir nos fusils et nos carabines, les bras engourdis, les membres rompus par deux heures de marche cadencée, sous un brûlant soleil ; entre une double et fervente haie humaine.

Sur les Champs Elysées, j'avais évoqué un instant ceux de 14-18, les grands aînés et au premier chef, mon père, engagé volontaire à 17 ans, mort à 35 des suites de ses blessures.

L'après midi quartier libre. Des grappes kaki aux calots multicolores se répandirent dans les artères, hélant les jeunes filles, envahissant les terrasses des cafés.

Un cri « Sus aux zazous ! » mit le feu aux poudres. En un instant les représentants de cette faune étrange aux cheveux longs, furent assaillis par les marsouins et les bigors, les chas d' Af et les biffins revenant de la revue. On déculotta en public des adolescents ou des jeunes gens à l'air désabusé et désœuvré. Cela fit un beau tapage. Les badauds s'amassèrent/ Il y eut des pour, les contre, les indifférents.

Qu'est ce qui se passe ?

Ce sont les militaires qui boxent les zazous :

!

Ils ont raison !

Ils se croient tout permis !

Et alors, ils ont fait la guerre, ces gars-là

Ils en ont gros sure la patate

Ce n'est pas une raison pour emmerder tout le monde !

Eh va donc, eh, planqué !

Collabo mal blanchi !

J'ai fait de la résistance, moi !

On s'en fout...

- Les gardiens de la paix interviennent, ennuyés.

Allons, circulez.

Les flics, bouclez-là !

Des horions furent échangés, quelques tables de café firent les frais de l'opération anti-zazou et puis tout rentra dans l'ordre. Et, le lendemain, les hommes de la 1^{ère} Armée regagnèrent l'Allemagne dans leurs G.M.C. et leurs Dodges.

Il fut alors question de diriger toute la Division vers l'Indochine où, depuis le coup de force du 9 mars 1945, les Japonais oppriment nos infortunés compatriotes civils et militaires.

Pourquoi pas nous ?

Nous étions depuis si longtemps sous les drapeaux que, pour les responsables de nos destinées, nous étions devenus des soldats de métier et qu'à des titres divers, la majorité des hommes de notre âge étaient en Métropole, irrécupérables pour l'Armée et, de ce fait, devaient échapper aux grandeurs et servitudes militaires.

Alors, pour la première fois, nous qui avons toujours répondu présent et qui avons marché pendant des années, nous ressentîmes avec la fatigue, le poids de l'amertume. L'injustice de notre glorieuse condition fit naître en nous ce sentiment à base de rancœur et de fierté qui, pendant plusieurs années, nous retrancha moralement du pays visible. Les règlements de comptes, les faux héros, les profiteurs de la Résistance, les manœuvres électorales, les falsifications de l'Histoire à caractère politique, alors qu'une masse de braves gens se taisait et rebâtissait avec courage une Nation exsangue, nous conduisirent à une révolte morale souvent exprimée avec violence

Finalement, seuls, ceux de l'Active prirent le chemin de Saïgon, traités de S.S. et de colonialistes par des extrémistes insultant sans vergogne et dans l'impunité ceux qui venaient de libérer la France, fait effarant et pourtant réel en décembre 1945

On leur adjoignit, il est vrai, certains des magnifiques garçons de dix-huit à vingt ans venus grossir nos rangs après le débarquement et qui- engagés pour la durée de la guerre- allaient la continuer contre les Viets.

Le quai d'une petite gare allemande. Aux fenêtres des wagons des rangées de têtes aux couvre-chefs multicolores. Je m'entends héler. Un grand gaillard fonce vers moi. C'est mon frère cadet Bernard, ex-maquisard, engagé à la 3^{ème} Armée Américaine avec laquelle il a fait campagne en Allemagne et qui arrive d'Insbrûk

Le 15 septembre 1945, via Altkirch, je suis démobilisé à Rambouillet, pourvu d'un billet de mille euros, de vêtements civils disparates et mis en route vers « mes foyers » à l'époque assez restreints.

On a sans doute oublié que certains de nos camarades de la 1^{ère} Armée ou de la 2^{ème} D.B. furent rendus à la vie civile vêtus de tenues de la Kriegsmarine vaguement transformées.

Derniers rentrés au bercail de tous les français, nous découvrîmes alors l'après-guerre et ses scandales. Nous eûmes mauvais caractère et nous fûmes parfois injustes dans nos jugements. Nous avions toutefois bien des mobiles d'indignation. Par exemple, nous ne figurions pas sur la liste des prioritaires en matière de logement, car, en 1946, l'Administration n'avait jamais entendu parler des Forces Françaises Libres ou de la 1^{ère} Armée.

Et puis tout rentra dans l'ordre.

Nous avons rangé nos décorations dans nos tiroirs et évoqué de moins en moins les années de notre jeunesse confondues avec celles d'une guerre impitoyable et redevenus des citoyens comme les autres, comme ceux qui n'avaient pas reconquis leur sol natal, nous nous sommes

penchés sur de nouveaux problèmes, à Oran comme à Paris, à Bamako comme dans un quelconque village de France.

Pères de famille, nous sommes de toutes les classes sociales et pourtant détenteurs d'un bien commun, la fierté de notre écusson « Rhin et Danube » et la joie sans faille d'avoir été des hommes et d'avoir eu de bons copains.

Dés copains qui, frères des héros de la pure Résistance métropolitaine, reposent à Bir-Hakeim, dans les djebels tunisiens, ; à Cassino, à l'île d'Elbe, en Provence, aux bords des routes que sillonnent des touristes joyeux, en Alsace et Outre-Rhin.

Puisque telles furent les étapes de ce Grand Rallye à la mesure de participants désintéressés

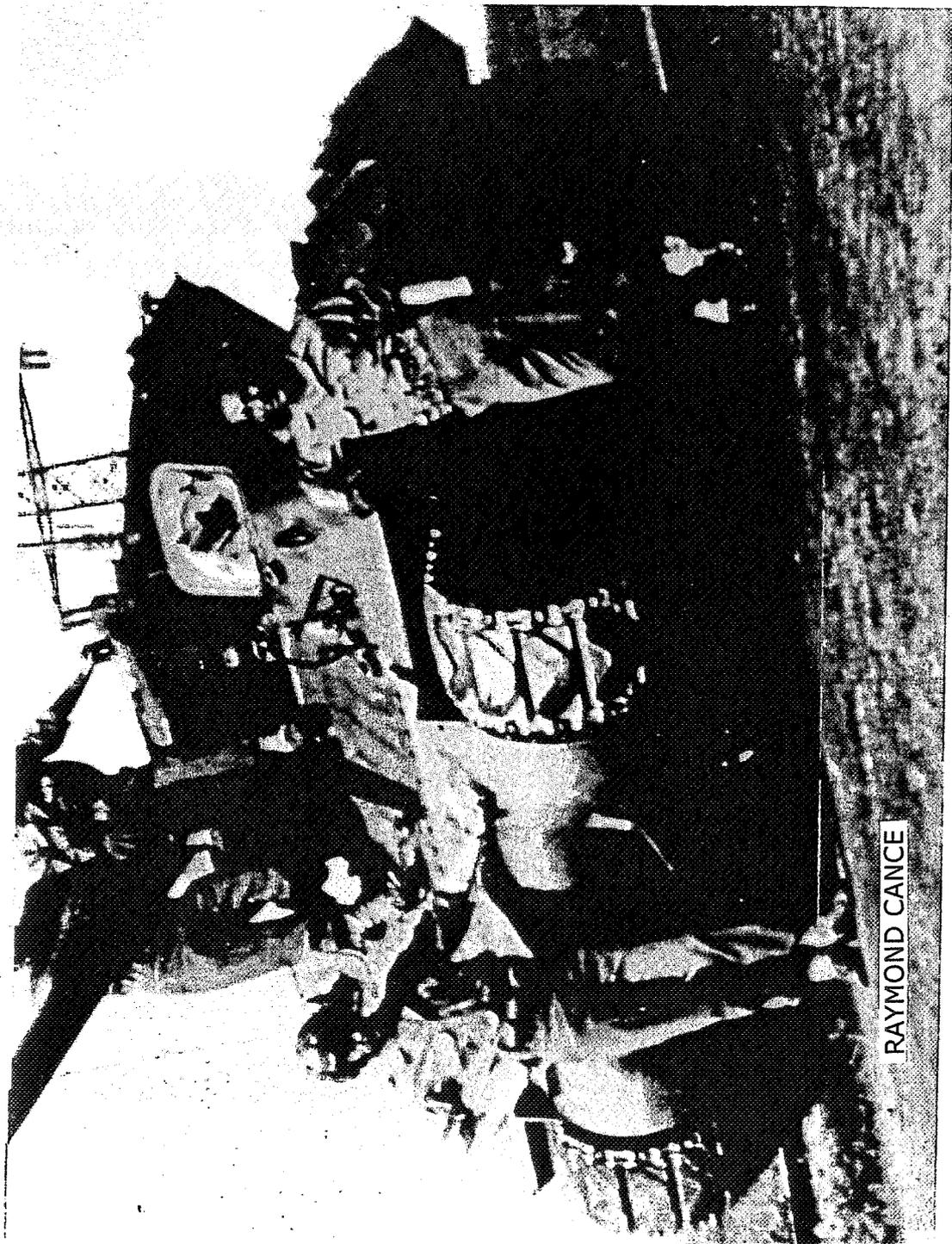
-0-



8 mai 1945

X

Jean Jacques Gaudin



RAYMOND CANCE

100

100

100

100

